N° 174 1er Mars 1934

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le sublime idéal des baptisés

Si le rite baptismal indique aux baptisés les biens incomparables qu'il leur vaut, il exprime aussi les obligations qu'il leur impose ; s'il signifie ce que le Père fait pour eux, il symbolise aussi ce qu'ils doivent faire pour lui ; s'il les élève à la vie surnaturelle, il exige aussi d'eux une vie toute surnaturelle ; s'il les fait devenir enfants de Dieu, il demande qu'ils agissent envers lui d'une façon toute filiale ; en un mot, s'il est une incorporation, une configuration, une identification au Christ, il est aussi une *initiation* à une conduite calquée sur celle du Christ. Cette incorporation doit se réaliser pratiquement tout le long de l'existence et se traduire en actes : commencement qui appelle une suite, talent à faire fructifier, germe précieux à développer en tous sens, naissance qui veut de continuels accroissements : véritable programme de spiritualité et plan de vie morale à exécuter.

On peut le dire : toute la partie morale des Épîtres de saint Paul et des autres Apôtres est consacrée à faire connaître, ou à rappeler aux nouveaux chrétiens les devoirs

qui résultent pour eux de leur baptême et à leur expliquer le programme qu'ils y ont reçu et accepté. Aux Éphésiens, par exemple (1) : « Ne vous conduisez plus comme des païens... Que celui qui dérobait, ne dérobe plus... (2) »

Le baptême, avons-nous dit, nous incorpore au Christ.

En acceptant cette incorporation, nous avons accepté les devoirs qu'elle impose à l'égard de Celui qui est la tête de ce corps et de ceux qui en sont les membres. Envers lui et envers eux, nous nous sommes engagés en recevant le sacrement.

I. — Nos devoirs envers le Christ notre Chef

Les obligations des baptisés envers le Christ sont indiquées par les deux éléments de leur incorporation : *configuration* et *identification* : la première impose l'imitation ; la deuxième, l'amour.

(1) Ephes., IV, 1.

(2) On pourrait peut-être éprouver quelque surprise à voir placer ces obligations parmi les effets du baptême. Pourtant, sans aucun doute, elles découlent de ce sacrement : les unes totalement et ne s'appliquent qu'aux seuls baptisés : telles les prescriptions de l'Église...; les autres trouvent dans le baptême de nouvelles raisons d'être observées ou des motifs d'être poussées à une plus haute perfection : tel le précepte de l'amour du prochain... Ces obligations expliquent les secours gratuits dont le baptême nous assure le bénéfice.

Nous avons cru opportun et utile de leur consacrer une étude spéciale et d'y insister. Les Protestants — des lettres que nous avons reçues en témoignent — continuent de croire que les catholiques attribuent au rite sacramentel toute l'efficacité du baptême, sans rien exiger du sujet, et que, selon nous, le signe n'exprime que ce qu'il produit et non pas aussi ce que, avec les secours que nous vaut le sacrement, il nous aide à produire.

1) Imiter le Christ

Le sacrement les a, de lui-même, *ex opere operato*, configurés au Christ. Mais tout n'est pas fini là. Ce n'est qu'un commencement : à eux de poser la suite ; ce n'est qu'un germe de ressemblance déposé en eux sans eux : à eux de le développer progressivement et de le faire s'épanouir en fruits de vie. Cette empreinte divine, diamant précieux, il leur reste à la sertir dans un écrin de sentiments et d'actions qui lui soient conformes. Ce reflet du Verbe, imprimé en leur âme, ils ont à le faire rayonner dans leur conduite. Intérieurement « caractérisés » par cette effigie du Christ dont ils ont été officiellement marqués, ils doivent, par une assimilation pratique de plus en plus adéquate à leur divin modèle, travailler à se distinguer, à se « caractériser » extérieurement des non-baptisés : en un mot, il leur reste à animer leur baptême, à vivre ce qu'ils sont — d'autres Christs —, à mourir et à vivre comme le Christ, car c'est au Christ de la Passion et de la résurrection qu'ils ont été incorporés et configurés.

De là, deux parties dans le programme d'imitation que leur trace le baptême : l'une de mort, l'autre de vie, correspondant aux deux parties successives du rite sacramentel : l'immersion et l'émersion (1).

(1) « Le rythme de la vie du nouveau baptisé (d'après saint Paul) se développe toujours en deux mouvements simultanés de mort et de vie. C'est par la mort qu'on va à la vie, et par la vie que l'on meurt. Voilà le paradoxe chrétien que Paul, après son Maître, reprend vigoureusement à son compte. Il semble toutefois que, tandis que dans les *grandes Épîtres* saint Paul insiste plus sur la *mort* à nous-mêmes, dans les *Épîtres de la captivité* il développe *davantage* au contraire le programme de *la vie nouvelle*. Dans les grandes Épîtres, il s'adresse, dans l'ensemble, à des chrétiens récemment convertis, tandis que, pendant la captivité à Rome, il écrit à

a) *Imiter le Christ dans sa mort*

1) La première est négative, distinctive : mort au péché, au démon, au monde pervers, aux convoitises déréglées de la chair ; mortification, détachement, renoncement et combat.

Un mort, un cadavre, est inerte : il n'entend, ne voit, ne bouge, ni ne sent. Sourd à toutes les sollicitations, insensible à toutes les offres de plaisir, c'est en vain qu'on lui parle, qu'on le presse. Impossible d'entrer en relations avec lui ; surtout s'il est enseveli : alors, il n'est plus, il ne compte plus ; il a disparu de la face de la terre.

Image de ce que doit être le baptisé pour le péché et ses appâts, pour le monde et ses appels, pour le démon et ses tentations, pour la chair et ses convoitises : sourd, aveugle, insensible, inerte, comme s'il n'entendait, ne voyait, ne sentait, ne comprenait rien, comme s'il était pour eux disparu !

Chez les baptisés, le péché est en effet particulièrement odieux ; il revêt une nuance spéciale d'ingratitude, d'inconvenance, d'abus de la grâce. Il fait démentir le sens du sacrement ; il fait violence au caractère (1) qui les a

des communautés anciennes et ferventes. » (Duperray, *Le Christ dans la vie chrétienne d'après saint Paul.*)

Tous ces engagements sont contenus plus ou moins implicitement dans la formule employée communément pour la rénovation des promesses du baptême : « Je renonce de tout mon cœur à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; je promets de m'attacher à Jésus-Christ et de l'imiter toute ma vie. »

(1) En effet, le baptisé qui retombe dans le péché reste marqué comme mort et étranger au péché ! Il est du monde, alors qu'il est marqué comme n'étant pas du monde ! Il laisse sa chair dominer son esprit, alors qu'il est marqué comme faisant régner l'esprit sur la chair ! Il se sépare du Christ et s'y oppose par les œuvres et les sentiments, alors qu'il conserve la marque de la configuration et de l'identification au Christ !

marqués du signe de l'appartenance, de la configuration et de l'identification au Christ. Le péché de chrétiens rejaillit même de quelque façon sur leur Chef — puisqu'ils sont ses membres et ne font qu'un avec lui — comme sur tout l'ensemble de son corps mystique qu'il profane. Ainsi que s'exprime l'Apôtre avec une énergique « crudité » : « il fait des membres du Seigneur les membres d'une prostituée (1) ». C'est sa bouche, à lui si jaloux de l'honneur de son Père, qui de quelque manière blasphème le nom divin ! C'est son cœur, c'est son corps, à lui si pur, qui se souillent à des amours illégitimes ! Ce sont ses « membres » qui deviennent des instruments de ténèbres! En un mot, c'est quelque chose de sien, quelque chose de lui, le Dieu trois fois saint, qui se soumet au mal ! C'est une partie de son corps, à lui, la vie par excellence, qui tout à coup se dessèche et se corrompt! Monstruosité telle que les Apôtres l'ont considérée comme moralement impossible. « Quiconque est né de Dieu [par le baptême], dit saint Jean (2), ne commet point de péché, parce que la semence de Dieu [la grâce] est en lui; il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu. » De même que le Sauveur n'est mort qu'une fois, qu'il est ressuscité d'une façon définitive, pour ne plus mourir, ainsi les chrétiens, une fois morts au péché par le baptême et ressuscités à la vie surnaturelle, ne doivent plus renoncer à celle-ci et retourner à celui-là. C'est le raisonnement de saint Paul aux Romains (3). « Sachant que le Christ ressuscité ne meurt plus, et que la mort n'aura plus d'empire sur lui,... vous donc aussi, regardez-vous comme morts au péché et comme vivant pour Dieu en Jésus-Christ. » Il l'avait

(1) I Cor., VI, 15.
(2) I Jo., III, 9.
(3) VI, 9-11.

déjà dit au verset 2 : « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore de lui ? » et au verset 6 : « Notre vieil homme [l'homme du péché] a été crucifié avec lui [le Christ] (1). »

Mort au péché ; mort aussi, par conséquent, à ce qui en est la source la plus ordinaire, aux convoitises déréglées de la chair (2) : « Ceux qui sont du Christ Jésus [les baptisés] ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » ; verset 16 : « Marchez selon l'esprit et ne donnez pas satisfaction aux désirs de la chair. La chair en effet convoite contre l'esprit. » Dans cette lutte entre la chair et l'esprit, avec le secours de l'Esprit, c'est l'esprit qui doit triompher. S'il a inauguré son règne au baptême, il ne peut le maintenir et le consolider qu'en mortifiant la chair. Morte en droit lors de la réception de ce sacrement, elle subsiste cependant de fait et continue de se rebeller. Il faut la contenir, la museler sans cesse, et sans cesse lui faire sentir l'éperon : « Faites mourir vos membres, les membres de l'homme terrestre (3). »

Dans ce combat entre la chair et l'esprit, le monde prend parti pour celle-là. Il en favorise les passions; il en excite les appétits ; il en exploite les tendances. Toute

(1) L'Église des premiers siècles avait un sentiment très vif de l'inconvenance et de la malice particulière du péché des baptisés ; aussi se montrait-elle sévère dans les pénitences qu'elle leur imposait (pour certains péchés publics du moins) avant de leur accorder l'absolution. Mais d'autres considérations, très justes, l'ont amenée progressivement à multiplier les « indulgences » et à adoucir ses rigueurs.

Sans doute, ce sentiment et la crainte exagérée de retomber dans le péché était-il pour quelque chose dans le retard que mettaient plusieurs à se faire baptiser. Mais, peu à peu, des idées plus exactes ont heureusement prévalu.

(2) Gal., III, 24-25.

(3) Col., III, 5.

charnelle est sa prudence (1). Jouir, manger, boire, « s'amuser » — au sens impie qu'il donne à ce mot — : voilà son idéal. Les sens et leurs satisfactions, c'est tout ce qu'il voit ! Pour ce monde dont « la sagesse ne connaît pas Dieu (2) » et dont les maximes sont à l'opposé de celles du Christ; pour ce monde mauvais qui, après avoir crucifié le Maître, continue de le haïr dans ses disciples parce qu'ils ne sont pas de lui (3); pour ce monde et pour le démon « sous l'empire [et au service] duquel il est tout entier (4) », le baptisé doit être un mort, insensible et froid, il doit pouvoir s'appliquer le mot de l'Apôtre (5) : « Par Jésus-Christ, le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde. »

Cela ne veut pas dire qu'il se désintéresse de tout dans le monde, qu'il n'apprécie pas ce qu'il y a de beau et de bon, ce qu'il y découvre des vestiges de Dieu, de reflet de ses attributs. Il en jouit et s'en réjouit.

Cela ne veut pas dire qu'il demeure insouciant de ce qui se passe dans le monde et insensible au sort de l'humanité, qu'il ne fait rien pour son amélioration et pour le progrès, qu'il ne prend point sa part dans la lutte contre la misère, contre l'ignorance, contre la souffrance : nous verrons qu'au contraire son caractère de baptisé lui impose l'obligation de s'y dévouer plus que personne et de procurer de toutes ses forces le bien, le mieux-être en tous sens, de ses frères.

Cela signifie seulement que, de parti-pris, il se ferme à tout ce qu'il y a dans le monde de dangereux, de vil, de sensuel, de contraire à l'Évangile ; qu'il refuse coura-

(1) Rom., VIII, 6.
(2) I Cor., I, 21.
(3) Joan., XV, 19.
(4) I Joan., V, 19.
(5) Gal., VI, 14.

geusement de tremper ses lèvres à la coupe des plaisirs défendus que le monde lui présente, et qu'il sait se sevrer des voluptés coupables qu'il lui offre. Comme le Christ auquel il est incorporé, le chrétien doit pouvoir dire : « J'ai vaincu le monde » ; et comme l'Apôtre (1) : « Je réduis mon corps en servitude. » Le vrai chrétien, digne de son baptême, est un homme chez qui l'esprit domine la chair, la volonté commande aux sens — comme le christianisme est le règne de l'esprit sur la chair et de Dieu sur l'esprit —. Marqué par ce sacrement à l'effigie du Christ de la Passion, il s'efforce tous les jours de mourir pratiquement avec le Christ, de monter sur la croix avec lui, de le laisser continuer en lui son œuvre rédemptrice en continuant de souffrir, de mourir, de s'immoler en lui et pour lui.

b) *Imiter le Christ dans sa vie*

2) La mort ou mortification n'est que la partie négative du programme tracé au baptisé par le rite sacramentel : l'*immersion*. Il y a une partie positive : l'émersion ; le baptisé renaît avec le Christ à une vie nouvelle. Car il ne cherche pas la mort pour elle-même, mais pour la vie dont elle est le moyen, comme le jardinier n'élague pas pour le plaisir de retrancher, mais pour faire affluer la sève dans les rameaux producteurs. Il ne se résout à mourir que pour vivre plus intensément d'une vie supérieure; il ne coupe dans la partie inférieure de son être que pour faire monter plus ardente et plus intense dans son âme la sève surnaturelle. « Car, enseigne saint Paul (2), nous avons été ensevelis avec lui (le Christ) par le baptême pour mourir, afin que, comme le Christ est

(1) I Cor., IX, 27.
(2) Rom., VI, 4.

ressuscité d'entre les morts, de même *nous marchions dans une vie nouvelle*. Si, en effet, nous lui avons été unis pour croître avec lui (comme ne faisant avec lui qu'une seule plante) par l'image de sa mort, nous le serons aussi quant à la résurrection, sachant que le vieil homme a été crucifié avec lui afin que le corps du péché fût détruit pour que nous ne fussions plus esclaves du péché... Or, si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons avec lui, sachant que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus... Car sa mort fut une mort au péché une fois pour toutes : mais sa vie est une vie pour Dieu. »

« Marcher dans une vie nouvelle », conforme à celle du Christ, s'efforcer de penser, d'aimer, de vouloir et d'agir comme lui, de reproduire ses exemples, de suivre ses maximes, de se pénétrer de son esprit, de modeler leur vie sur la sienne, de se mouler sur lui, de prendre ses sentiments : tel est le devoir essentiel des baptisés. L'Apôtre le rappelle aux Philippiens (1) : « Ayez les mêmes sentiments qui furent dans le Christ : alors qu'il subsistait dans la nature divine, il ne s'attacha pas jalousement à l'égalité avec Dieu, mais s'anéantit lui-même, en prenant une nature d'esclave, en devenant semblable aux hommes...; il s'humilia en obéissant jusqu'à la mort. » Mêmes sentiments à l'égard du Père : filiale tendresse, imperturbable confiance, incessante intimité, universelle docilité à sa sainte volonté, zèle ardent pour son honneur... ; à l'égard de sa Mère, devenue leur mère : affectueuse vénération, tendre piété; à l'égard de ses frères : charité effective et sans exception, généreux dévouement ; à l'égard de toutes les créatures, des biens et des maux, les appréciant tous à la lumière de l'Évangile... « Si vous avez été ressuscités avec le Christ, écrit saint Paul aux Colos-

(1) II, 11.

siens (1), cherchez les choses d'en haut où est le Christ ; aspirez aux choses du ciel, et non à celles de la terre. »

De même que c'est la volonté de Dieu que nous développions nous-mêmes — avec les moyens qu'il met à notre disposition — les principes de la vie naturelle qu'il a mis en nous sans nous ; de même c'est sa volonté que — avec les secours fournis par ce sacrement et les autres — nous fassions croître et fructifier nous-mêmes toutes les aptitudes surnaturelles déposées en nous sans nous par le baptême.

Cette vie de la grâce dont Jésus nous a dotés, il veut que nous la rendions abondante, toujours plus abondante; ces dons et ces vertus infuses dont il nous a gratifiés, il veut que, par un exercice énergique et constant, nous les fassions passer en acte et en plus grande intensité; l'homme nouveau conforme au Christ dont il a créé en nous sans nous l'embryon, il veut que nous l'amenions à sa taille parfaite : en un mot il impose aux baptisés la loi du progrès (2). Toute leur vie doit être un continuel enfantement du Christ en eux : douloureux enfantement selon

(1) III, 1-17.

(2) Nous avons à l'égard de cette vie qui nous est donnée par le baptême un devoir personnel à remplir : c'est de la développer. Le Rédempteur qui nous en a fait don l'a voulu abondante; il est venu dans ce but : répandre une vie abondante. « Or, que de chrétiens, par négligence, paresse, ignorance, ne se soucient point de donner à leur vie chrétienne toute son expansion possible! Il semble qu'à rebours de la volonté du Sauveur, ils en veuillent le moins possible; de la prière, le moins possible; des sacrements, le moins possible; de l'exercice des vertus chrétiennes, le moins possible; de l'instruction chrétienne, le moins possible. Ils tarissent ainsi en eux les sources de la vie surnaturelle; cette vie s'étiole, et l'ombre de la mort s'allonge de plus en plus. Ils oublient qu'une des lois de la vie est de se développer, c'est de grandir. Dès que l'accroissement s'arrête, c'est la vie qui diminue, et c'est la mort qui monte. Que d'âmes s'acheminent ainsi vers le pire parce qu'elles ont eu peur de devenir meilleures! » (ODEL, *La Croix.*)

la condamnation divine (1) : « *In dolore paries* », mais pour lequel ils sont puissamment aidés par l'Église, qui, au dire de saint Méthodius (2), « *fervet turgitque ac parturit, donec formetur in nobis genitus Christus* : elle est en travail et en chaleur d'enfantement jusqu'à ce que soit formé en nous le Christ que le baptême y a fait naître ». Par la succession des fêtes, cérémonies et Temps divers dont elle a composé son Année liturgique, elle ramène périodiquement sous nos yeux et dans notre mémoire les exemples, les enseignements et la vie de son divin Époux pour en bien pénétrer ses enfants et peu à peu les assimiler à lui. Ils ont là, s'ils veulent l'utiliser en participant avec soin à la vie liturgique, un moyen très efficace de transformation.

2) Aimer le Christ

Si la configuration au Christ que réalise le baptême impose aux fidèles le devoir pratique de l'imiter dans sa mort et dans sa vie, l'identification qu'il accomplit leur dicte l'obligation de l'aimer.

Amour et union vont ensemble. On s'unit parce qu'on s'aime ; on s'unit à ceux qu'on aime ; on s'unit dans la mesure où l'on s'aime.

Or, le baptême est un geste, un rite d'union, de la part du Christ et de la part de l'homme. C'est avec le Christ et dans le Christ qu'on est baptisé, c'est-à-dire plongé ;

(1) « Nos âmes doivent enfanter non pas hors d'elles mesmes, écrit saint François de Sales (Lettre à la baronne de Chantal, 1604, *Œuvres*, t. XII, p. 287), mais en elles mesmes, un enfant masle, le plus doux, gracieux et beau qui se puisse désirer. C'est le bon Jésus qu'il nous faut enfanter et produire en nous mesmes... Courage, car il faut bien souffrir pour l'enfanter. L'Enfant aussi mérite bien qu'on endure pour l'avoir et pour estre sa mère. »

(2) *Enchir. Patr.*, 613.

c'est avec lui et en lui qu'au baptême on monte sur la croix, qu'on y meurt, qu'on s'y ensevelit, et qu'on y ressuscite. On y disparaît pour ainsi dire dans son tombeau — l'eau baptismale ; on y est absorbé par lui ; on ne fait plus qu'un avec lui. L'union du mariage n'a rien d'approchant. Le sceau sacramentel qui nous marque à son effigie est aussi l'anneau d'une ineffable union mystique. Il manifeste la tendresse que nous porte le Christ (1).

Démarche d'amour, d'un grand amour, de la part du Christ : c'est lui qui prend l'initiative, lui qui vient s'unir à nous et nous unir à lui, puisque c'est lui qui produit les effets du sacrement. Démarche d'amour aussi de notre part ; promesse d'amour, engagement d'amour : car, en acceptant, en demandant, en ratifiant le rite sacramentel, nous avons accepté, demandé et ratifié l'union qu'il signifie et qu'il produit. Si le Christ aime ses baptisés — membres de son corps — « comme les os de ses os », les baptisés, pour être logiques et fidèles à leurs engagements, doivent s'attacher à lui d'un ardent amour. Ils doivent l'aimer au point de pouvoir répéter comme l'Apôtre (2) : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » « La charité du Christ nous presse. » Elle nous presse de nous dévouer pour lui tout entiers, car « le Christ est mort pour nous tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux (3) ».

Pour lui, comme les martyrs, tout baptisé doit être prêt à donner sa vie, s'il le faut, comme il a donné la sienne pour nous, accomplissant de la sorte, à la lettre, le sym-

(1) Il nous rappelle, du reste, la plus grande preuve d'amour qu'il pouvait nous donner : celle de son sang versé pour nous : *majorem caritatem.*

(2) Rom., VIII, 34.

(3) II Cor., V, 14-15.

bolisme de notre baptême. C'est jusque-là qu'il doit porter son amour. « Tous les chrétiens, a écrit saint Jean Eudes, de quelque état et condition qu'ils soient, doivent être toujours préparés à souffrir le martyre pour Notre-Seigneur ; et ils sont obligés de vivre dans la disposition et dans l'esprit du martyre... Nous avons fait profession au Baptême d'adhérer à Jésus-Christ, de le suivre et imiter, et par conséquent d'être des hosties et victimes consacrées et sacrifiées à sa gloire. Ce qui nous oblige de le suivre et imiter en sa mort aussi bien qu'en sa vie, et d'être toujours disposés à lui sacrifier notre vie et tout ce qui est de nous, suivant ces saintes paroles : Nous sommes livrés à la mort tous les jours pour l'amour de vous, et sommes estimés comme brebis de l'occision, et qu'on mène à la boucherie (1). »

Mais ce n'est pas seulement à un hypothétique martyre que les baptisés doivent être disposés, c'est à un martyre réel et présent : martyre « à petit feu », martyre de toutes les épreuves et de toutes les croix dont chaque jour vient charger leurs épaules ; de tous ces mille riens pénibles dont est semée leur route; martyre de tous les sacrifices, petits et grands, de toutes les immolations, graves ou légères, de tous les renoncements, aisés ou difficiles..., qu'imposent l'accomplissement intégral de toute la loi du Christ, l'observation de toutes ses volontés, la fidélité à son amour, la profession courageuse de sa religion, le dévouement à l'honneur de son nom, à l'extension de son règne, au développement continu de son corps mystique, l'active et surnaturelle charité pour tous ses membres...

(*A suivre.*)

Annecy. Fr. Cuttaz,
Supérieur du Grand Séminaire.

(1) S. Jean Eudes, *Œuvres complètes*, t. I.

La conscience morale dans l'état de grâce [1]

Quand la conscience reste périodiquement oscillante entre l'état de péché et l'état de grâce, l'on ne peut encore parler, pour elle, de véritable conversion.

Qu'est-ce donc qu'une véritable conversion ?

Il ne s'agit pas de la conversion de l'incrédulité à la foi; car nous étudions les divers états de la conscience supposée *croyante*. Il s'agit d'une conscience en état de péché grave, non pas accidentellement et passagèrement, mais fixée dans sa faute par une acceptation volontaire habituelle. Évidemment, les cas individuels sont fort nuancés, et nous ne pouvons les examiner tous et chacun. Ne prenons pas le cas du « pervers » analysé précédemment, de celui qui est réfractaire à la conversion, encore qu'elle soit possible, mais plutôt le cas du pécheur établi dans une habitude pécheresse, dont la passion le tyrannise et qui pourtant arrive à se convertir.

I. — La conversion morale

Quel que soit l'acquiescement donné à l'entraînement d'un vice, il reste, chez celui qui en est la proie, un certain nombre de puissances de redressement : la raison, la liberté, la foi, l'espérance, les vertus naturelles et le secours divin.

En tout homme, la raison est la grande puissance

(1) Cet article fait suite à l'article : *La conscience morale dans l'état de grâce* (*La Vie Spirituelle*, février 1934, pp. 135-145).

morale; et chez le pécheur, la raison demeure, avec son remords, qui répudie les déviations morales. Elle demeure, non pas seulement avec ce rôle négatif. Elle représente au pécheur que ses plaisirs ne sont tout de même pas ce qu'il y a de meilleur et que la vertu les dépasse en valeur, vertu qui est précisément l'accomplissement de la loi morale. Éclairé dans sa conscience par cette raison lui rappelant l'ordre du devoir et stigmatisant ses fautes, le pécheur garde la liberté d'accepter ou de refuser les actes fomentés par son vice; car, pas plus que la raison, la liberté n'est supprimée en lui par ses habitudes pécheresses. Sans doute, celles-ci, à cause de leur enracinement, accentuent l'entraînement et diminuent la force de résistance, mais elles ne suppriment pas la responsabilité, à moins d'une situation pathologique. On n'est pas libre d'être assailli violemment par la tentation; mais, entre la tentation et l'acte qu'elle réclame, reste la liberté d'empêcher cet acte.

Avec la raison morale et la liberté, demeurent, chez ce pécheur, la foi avec son rappel de la loi de Dieu, puis l'espérance sous forme de crainte servile. Celle-ci renchérit sur la raison morale et la volonté de changer de vie. Ici, revient l'éclairement de la loi par la foi, par l'évocation de Dieu, auteur de cette loi. Le remords prend l'accent de la voix même de Dieu qui se montre à l'âme méconnu et offensé par le péché, et qui, au surplus, s'affirme justicier et punisseur de la prévarication contre sa loi : d'où la crainte du châtiment éternel, sans parler de la crainte des sanctions humaines et des risques du péché pour l'honneur et la réputation. Ces motifs naturels et surnaturels de se convertir se mêlent et font bloc pour amener le pécheur à résipiscence. Il peut encore s'y joindre les admonitions, les coercitions venues du dehors, l'éloignement volontaire ou contraint

de l'occasion de péché. La conversion peut sortir spontanément de la volonté du pécheur lui-même pour des motifs naturels et surnaturels les plus divers. Il arrive à des pécheurs de prier pour leur conversion. Des grâces actuelles surviennent qui accentuent la volonté de conversion et contribuent à fixer les bons désirs. La contrition parfaite peut même exister, par grâce spéciale, avant la réception du sacrement de Pénitence : l'amour de Dieu se retrouve au cœur du pécheur, enfant prodigue qui s'écrie : « Je me lèverai, j'irai à mon Père et je lui dirai : Mon Père, mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre Vous. »

Dans la conscience chrétienne, la conversion morale s'effectue normalement par la contrition et le sacrement de Pénitence. La grâce sanctifiante fait retour dans l'âme avec la charité, les vertus morales « infuses » et les dons du Saint-Esprit. La grâce est, de la part de Dieu, le don d'amitié que réalise l'adoption au partage de sa vie. Par la surélévation qu'elle produit dans notre âme et dans nos puissances d'action, elle nous met en pouvoir de produire des opérations quasi divines : aimer Dieu comme il s'aime, donner comme mobile à tout ce que nous faisons l'amour de Dieu par-dessus tout, terme final de toute œuvre et de toute activité que nous accomplissons.

Si, avec la justification renouvelée dans l'âme du pécheur de tout à l'heure, revient la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu, voici transformée l'intention première et profonde de la conscience. L'acte de contrition — surtout si elle est la contrition parfaite — entame, par la force de son affirmation et de sa résolution, la puissance d'emportement de l'habitude vicieuse. La volonté se reprend et se retourne dans ses attraits : elle regrette ses défaillances et les renie. Nous n'avons donc plus cette volonté qui, adhérant au péché, est séduite par la jouis-

sance promise. Une telle attitude n'est plus conciliable avec l'état nouveau de la conscience. Puisqu'il y a contrition et grâce de la charité, la conscience ne veut donc plus le péché, puisqu'il est l'offense à l'amour de Dieu; la voilà décidée, dans son ferme propos, à la fuite des occasions, à la recherche de tous les moyens qui empêcheront le renouvellement de la faute. Dieu est aimé plus que tout : sa volonté fait loi. Par cela même, l'habitude ou les habitudes vicieuses sont découronnées de ce qui faisait leur puissance d'entraînement.

Au surplus, une énergie surnaturelle est communiquée, par les vertus « infuses » cardinales, dans la raison, la volonté et les facultés de passion, pour leur donner capacité de surmonter, par amour de Dieu, les tentations éventuelles, sans parler de l'assistance, pour ce même résultat, des dons du Saint-Esprit. Notons bien cette force positive pour le bien, ces énergies surnaturellement octroyées par l'absolution. Ne voyons pas seulement, dans le sacrement de Pénitence — comme on l'envisage trop souvent — une simple rémission des péchés, un pardon accordé. C'est cela et plus que cela : un renouvellement de la conscience, l'octroi des forces perdues, le don surnaturel des énergies premières et essentielles de la vertu.

II. — Brève psychologie du converti

Comment ces énergies surnaturelles vont-elles être exploitées par le néo-converti? Ici, nous sommes obligés de distinguer les diverses situations de conscience. Excluons d'abord le cas de celui qui, à l'intérieur, ne se convertit pas, ne se confesse que pour la forme, sans sincérité de repentir, ni de ferme propos. Mais, étant supposées la vérité de la contrition et l'efficacité du Sacre-

ment, voici, parmi leur très grande variété, deux principaux états de conscience : l'un caractérisé par un passé moral relativement peu défectueux, l'autre par un passé moral nettement défectueux.

On peut envisager un état de péché mortel par des fautes non passionnelles, par exemple contre la loi divine positive de la sanctification du dimanche, du devoir pascal, de l'abstinence le vendredi, etc. A côté de ces défaillances, la vie morale reste suffisamment correcte et n'est pas grevée de vices devenus habituels. On peut même imaginer une période de dérèglement passionnel dans l'ordre de l'intempérance ou de la haine d'autrui ou de l'accaparement frauduleux des biens de celui-ci; mais, sur d'autres points, pas de désordre. Mieux que cela, il peut y avoir des vertus naturelles acquises par l'éducation, noblesse de caractère, droiture de conscience et souci des responsabilités. Admettons encore que cette dignité vertueuse se consolide d'heureuses inclinations de tempérament, d'une existence favorisée par une préservation habituelle des entraînements au péché. En cet état d'âme, la conversion, supposée franche et sincère, s'affermira vite, du moins avec une certaine facilité. Sans doute, elle aura une cause de faiblesse du côté où l'on avait péché jusque-là. Mais, d'un autre côté, elle aura un appui déjà stabilisé par des dispositions favorables et des vertus naturelles auxquelles viennent s'ajouter les énergies surnaturelles. Alors, l'amour de Dieu avive les exigences de sa loi, la crainte de l'offenser devient plus efficace. Inspirées par la charité, les vertus « infuses » sont plus actives. La fréquentation renouvelée du sacrement de Pénitence renforçant le regret, puis aussi du sacrement de l'Eucharistie augmentant la charité, la prière plus fervente, les mérites gagnés par les actions sanctifiées, la réflexion et la méditation religieuses dans lesquelles

les dons du Saint-Esprit viennent renforcer la lumière des directives de conduite : voilà autant de forces surnaturelles garantissant la stabilité de la conversion.

Prenons maintenant le cas le plus défavorable de la conversion, celui du pécheur endurci, longtemps esclave d'habitudes vicieuses, nanti peut-être d'inclinations natives défavorables et d'ailleurs accentuées volontairement et même physiologiquement par les assouvissements répétés de la passion. Et maintenant, supposons venue la volonté de conversion par remords, crainte de la mort et de la justice de Dieu ou même par suppression de l'objet de la passion : la conversion s'accomplit par la contrition et l'absolution sacramentelle, avec retour de la grâce sanctifiante, de la charité surnaturelle, des vertus « infuses » et des dons du Saint-Esprit. Cette conversion étant supposée sincère, nous avons une conscience qui, maintenant, réprouve son passé, veut aimer Dieu et prendre tous les moyens de lui rester fidèle. De cette fidélité, le néo-converti est capable, par sa résolution de volonté et surtout par les forces surnaturelles que Dieu lui a rendues. Les penchants habituels ont moins de puissance d'attraction ; toutefois, ils ne sont pas extirpés dans leurs tendances. Les vertus surnaturelles donnent la *capacité* de persévérer dans la vertu, mais elles n'en donnent pas la *facilité*. Elles n'empêchent pas la passion longtemps flattée de revenir à la charge, vive, enjôleuse et insistante. Le « foyer de péché » n'a pas été amorti précédemment par les bonnes habitudes contractées ; au contraire, les habitudes vicieuses ont intensifié sa poussée. De deux choses l'une : ou bien la conversion ne tient pas ; la conscience fléchit par défaillances successives entrecoupées de relèvements qui sont eux-même sans durée ; ou bien la conversion tient, elle affirme des progrès continus par des luttes de plus en plus vaillantes et des victoires de

plus en plus certaines. Mais alors, nous voici dans un nouveau cas bien défini : celui de la conscience qui progresse et peu à peu se stabilise dans la vertu.

III. — La conscience peu a peu stabilisée dans la vertu

Nous voici donc en face d'une conscience nouvellement convertie à la vie morale, sortie de l'état de péché, ayant retrouvé la grâce et sincèrement désireuse de persévérer dans cet état. Supposons que cette persévérance s'accuse de plus en plus, par étapes successives; nous aurons ainsi une conscience morale en passe de devenir une conscience vertueuse, et dans cette vertu même, de mieux en mieux établie. Il nous faut entrevoir ces étapes progressives. Nous disons : *entrevoir*; car il s'agit d'un regard d'ensemble, rapide, qui ne s'arrêtera qu'aux traits généraux. On devine qu'une analyse détaillée ne serait complète que par l'étude d'ensemble de toute la vie morale et de toutes les vertus spéciales, si nombreuses, qui en sont les assises et les sources d'activité.

Saint Thomas distingue trois étapes principales dans l'évolution vertueuse de la conscience surnaturelle : les commencements, les progrès, la perfection. Notons avec soin que cette courbe de la vie morale est très sinueuse et que ces trois étapes ont des allures et des transitions fort variables selon les individus. Ce sont là des points de vue schématiques, qui ne font que caractériser, par quelques notes dominantes, les aspects infiniment mouvants de la conscience.

La note dominante de la conscience du néo-converti sincère est d'échapper désormais au péché, de résister à ses attraits, de se garer des occasions, de vaincre les

concupiscences qui restent vives en lui, du fait des habitudes passées. Cette conscience, par hypothèse, est restaurée dans la grâce sanctifiante et dans la charité surnaturelle; elle possède les vertus surnaturelles « infuses » et les dons du Saint-Esprit. Mais ces énergies du bien ne sont que des « capacités », et non des « facilités ». La charité pour Dieu existe : on aime Dieu « de tout son cœur » dans le vœu intime de la conscience; mais une masse de tendances pullulantes et contraires font obstacle à la preuve affective de la fidélité à Dieu par l'observation intégrale de sa loi; les habitudes anciennes persistent avec leurs occasions toujours surgissantes; le « foyer de péché » porte à suivre les attraits de sensibilité et rend très fortes les impulsions de passion : orgueil, égoïsme, sensualité, répulsion devant les sacrifices du cœur, les mortifications du corps et la pénitence. La lutte existe donc, par instants, très âpre, entre les tendances mauvaises et la volonté de ne pas offenser Dieu par le péché mortel ni même par le péché véniel pleinement délibéré. Cet état de lutte supposée de plus en plus victorieuse, c'est la voie purgative des auteurs spirituels, disons : c'est l'ascèse, le combat pied à pied de la conscience contre les passions jusque-là écoutées, et contre les défauts dominants. Si le péché survient derechef, — car la chair est faible et les instincts sont puissants —, la volonté d'être fidèle à Dieu, un instant surprise, se reprend par la contrition et le sacrement de Pénitence, par la prière fervente, demandant le secours divin.

Les vertus surnaturelles, énergies reçues avec la grâce sanctifiante, font déjà sentir leur influence. La foi est plus vive dans un souci plus éveillé de Dieu et des exigences de sa loi, dans une confiance qui croit devoir aboutir, par le secours divin, à l'intègre pratique vertueuse.

Les dons du Saint-Esprit commencent eux aussi à agir.

Chez ces « commençants », appliqués à fuir le péché et à se déprendre de leurs pernicieuses habitudes, les dons ordonnés à la vie morale (Conseil, Force, Piété, Crainte de Dieu) sont normalement plus opportuns. Conseil, puisque le discernement, nécessaire pour éviter le péché et assurer la fidélité au Bon Dieu, devra ne pas se laisser aveugler par l'enjôlement des passions. Force, puisque la lutte est intense, surtout contre les passions d'orgueil, d'égoïsme et de sensualité. Piété, parce que la prière, la confiance en Dieu, la gratitude affectueuse qui lui sont dues, devront être les sentiments habituels de la conscience. Crainte de Dieu, crainte « initiale », crainte servile encore, mais déjà mélangée de crainte filiale, puisque, le « foyer de péché » demeurant très vif, il sera nécessaire d'allier la peur des châtiments de Dieu à la crainte de ne pas offenser son cœur paternel.

Les dons intellectuels de Sagesse, de Science, d'Intelligence, auront cependant une certaine place dans l'activité de conscience des « débutants », surtout dans leur portée pratique indirecte, en tant que lumière sur les prescriptions de la loi divine et les directives générales de la vie, désormais marquée au coin de l'esprit surnaturel. Ils serviront à affermir la foi, à nourrir la réflexion religieuse, à mieux percevoir, dans l'enseignement divin, tout ce qui doit persuader et affermir la conscience. Puisque se défendre des embûches du péché et maintenir la fidélité de l'amour sont les préoccupations initiales de la conscience, ces dons vont aider le pécheur d'hier à se mieux persuader de la bonté infinie de Dieu, de sa miséricorde, de ses prodiges de condescendance dans le pardon octroyé, puisqu'il est venu en ce monde pour se couvrir de la lèpre du péché et la guérir par les mérites de l'immolation de Jésus-Christ. Par ces pensées, remémorées et méditées, le néo-converti s'encouragera à se dégager de

ses inclinations pécheresses en considérant les secours victorieux que la grâce divine offre à sa faiblesse et dont les sacrements et les mérites de sa pénitence et de ses efforts vertueux lui assureront le bénéfice.

Supposons maintenant que s'affirme le progrès positif dans la ferveur de la charité et dans toutes les manifestations de la vertu. Les trébuchements devenant moins à craindre, la préoccupation dominante de la conscience vise, de façon plus directe, tous les moyens de grandir dans la perfection par les actions vertueuses et sanctifiées. Dès lors, n'est plus cherchée seulement l'obéissance à la loi divine dans ses préceptes de stricte nécessité, mais dans ceux qui se rapprochent le plus de l'imitation de la perfection de Dieu. Car, très active à prouver son amour, la conscience est de plus en plus attentive à se conduire d'après des mobiles surnaturels, à intensifier le détachement, à conquérir, par une ascèse rigoureuse, la pureté de l'âme et le règne du spirituel.

Et parce que la charité cherche à grandir par un attachement plus inviolable, elle reçoit de Dieu, en récompense de ses bonnes dispositions et de ses mérites, un accroissement de la grâce sanctifiante et des vertus « infuses ».

Mieux disposée et plus aimante, l'âme profite de tous moyens destinés à aviver la charité. L'Eucharistie devenant la réfection de la vie spirituelle et toutes les sources de grâce étant mises à profit, il est normal que l'amour se renforce et devienne de plus en plus prompt à réduire le champ des péchés véniels et des imperfections. Croître en charité et donner à celle-ci tout son déploiement dans l'exercice poursuivi de toutes les vertus, avec une plus solide résistance aux séductions du mal : voilà le dessein poursuivi de la conscience vertueuse.

On comprend que les bonnes dispositions et les mérites de l'âme attirent, de la part de Dieu, l'accroissement vital

des vertus surnaturelles : foi plus vive et plus absorbante par le goût attentif à Dieu et à tout ce qu'il demande, piété plus dévotieuse, fréquentation plus fervente des Sacrements, esprit de détachement, humilité, souci plus obsédant des intérêts spirituels, prudence plus avertie par l'esprit de foi dans la conduite pratique de la vie, vertu de force, de patience dans les épreuves et les duretés de l'existence, charité fraternelle et dévouement désintéressé à l'égard du prochain, mortification plus assidue, sérénité de l'âme, etc.

Les dons du Saint-Esprit accroissent leur intervention aussi bien du côté de la vie morale proprement dite que du côté de la vie contemplative. Celle-ci, dans la méditation religieuse, dans la fréquence d'une pensée plus attachée à Dieu, plus fidèle, plus aimante, développe ses lumières dans une compréhension et une pénétration avertie des choses divines. En effet, tout est ramené à Dieu, dans les points de vue qui éclairent la piété, l'action et le devoir vertueux. La sainteté de Dieu dont se persuade et se réjouit de plus en plus la contemplation, devient l'exemplaire de la vie vertueuse et sanctifiée.

Si la conscience se stabilise ainsi dans la vertu, il faut dire cependant que le « foyer de péché » n'est pas éteint. La vertu connaît encore la tentation. Mais, plus la vertu sera solide, et plus s'apaiseront les impérieux émois de la sensibilité; du moins il sera mieux assuré de résister à leur entraînement. A cette possession de soi qui se défend de toute atteinte, concourent à la fois un acquis vertueux qui s'affermit chaque jour et une crainte filiale qui affine sa délicatesse et prend de mieux en mieux horreur de tout ce qui offenserait le cœur de Dieu.

Le progrès de la charité et des vertus qui lui font cortège, s'il se poursuit encore, ne peut manquer de mener la conscience à une ultime étape : la perfection. Cette

fois, la charité est devenue la fidélité absolue avec exclusion de tout péché, même du péché véniel délibéré. Le « foyer du péché » demeure, mais amorti; la tentation aussi, mais aussitôt réfrénée. La préoccupation est donc moins de lutter contre le péché et de progresser dans la vertu que de s'épanouir dans l'union à Dieu, dans une adhésion pleine à sa volonté bien-aimée et dans la joie même de cette possession. La crainte filiale est à son maximum de délicatesse. La foi est vive dans une contemplation aimante, toujours reprise avec bonheur : les dons du Saint-Esprit illuminatifs y jouent pour une grande part. Dans l'action, règnent également les dons qui viennent aider tous les affinements de la perfection vertueuse, par exemple : renoncement, humiliations et souffrances acceptées en union toute intime avec Jésus-Christ. L'amour nourrit l'amour, et, dans l'insatiabilité, l'entraîne à faire à l'unique Ami l'offrande de tout dans l'abandon et le sacrifice.

Nous n'en dirons pas plus long sur cet état de perfection qui demanderait des développements sans nombre. En terminant, notons que cette évolution de la conscience, de son début à sa perfection, accuse bien des différences selon les individus. Le milieu, les circonstances de l'état de vie, les tempéraments avec leurs dispositions favorables ou défavorables, les vertus acquises ou les mauvaises habitudes antérieures, ont une répercussion sur la facilité ou la difficulté de ce progrès, qui peut être lent ou rapide, continu ou intermittent. En toute hypothèse, il est le fait de Dieu qui, en regard de la bonne volonté, accroît la ferveur de la charité et l'énergie réalisatrice des vertus surnaturelles.

Paris.

Fr. H.-D. Noble, O.P.

Chemin de Croix
tiré de l'Écriture Sainte [1]

I. — Jésus est condamné à mort

S. 259 — Pendant le dernier repas, Jésus dit à ses disciples : « Prenez et mangez : ceci est mon corps, donné pour vous.
« Buvez-en tous : ceci est mon sang, le sang du Testament, répandu pour un grand nombre en rémission des péchés... »

Heb. *9*, 16 — Lorsqu'il s'agit de Testament, il est nécessaire que la mort du testateur intervienne.

Phil. 2, 8 — Jésus se rendit obéissant jusqu'à la mort.

Jn. *10*, 11 — « Je suis le Bon Pasteur. Le Bon Pasteur offre sa vie pour ses brebis.
Personne ne me l'a enlevée. Mais je l'offre de moi-même. Tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

(1) La lettre S renvoie à la *Synopse* française des Quatre Évangiles du R. P. Lavergne, d'après la Synopse grecque du P. Lagrange. Les références entre parenthèses indiquent des textes de valeur semblable ou voisine, mais qui n'ont pas été utilisés ici.

S. 282 Pilate ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Mais il le livre à la volonté des Juifs.

Jn. *11*, 50; *18*, 14 *11*, 52 Caïphe avait prophétisé : Il est bon qu'un seul meure pour tout le peuple. Et pas seulement pour le peuple, mais pour ramener à l'unité tous les enfants de Dieu dispersés.

Jn. *15*, 13 (Gal. *2*, 20) Personne n'a de plus grand amour que celui qui livre sa vie pour ses amis.

II. — Jésus est chargé de sa croix

Mt. *11*, 29 « Prenez sur vous mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur... Car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Is. *53*, 4 Mais lui, il a pris sur lui nos souffrances, il s'est chargé de nos douleurs.

Le Juste justifiera des multitudes et lui-même se chargera de leurs iniquités.

Il a été compté parmi les criminels, tandis qu'il portait les fautes d'une multitude et qu'il intercédait pour les pécheurs.

Jn. *1*, 29 Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui prend les péchés du monde.

Lc. *9*, 23 « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive. »

III. — Jésus tombe pour la première fois

Ps. 37 « Seigneur, tu as appesanti sur moi ta main. Il n'y a plus rien de sain dans ma chair sous l'effet de ta colère, plus de paix pour mes os sous l'effet de mon péché.

Car mes fautes débordent au-dessus de ma tête; comme un lourd fardeau elles pèsent sur moi.

Elles sont enflammées mes plaies par l'effet de ma folie. Je suis courbé, brisé, à bout.

Mon cœur palpite, ma force m'abandonne, et la lumière même de mes yeux n'est plus avec moi.

Mes amis et mes compagnons demeurent à l'écart. Ceux qui en veulent à ma vie profèrent des menaces et méditent des embûches.

C'est en toi, Seigneur, que j'espère. Qu'ils ne s'élèvent pas contre moi en voyant mes pieds chanceler. Car je suis près de la chute, et mes ennemis sont pleins de vie. Ceux qui me haïssent sans cause se sont multipliés. Ils me rendent le mal pour le bien.

Ne m'abandonne pas, Yahveh, mon Dieu! Ne t'éloigne pas de moi! Seigneur, sois mon salut! »

IV. — Jésus rencontre sa Mère

Cant. 3 « Pendant la nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime... Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé.

Levons-nous, parcourons la ville, les rues et les places, cherchons celui que mon cœur aime. Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé.

Les gardes m'ont rencontrée; ceux qui font la ronde dans la ville : « Avez-vous vu celui que mon cœur aime? »

A peine les avais-je dépassés que j'ai trouvé celui que mon cœur aime. »

Is. 63, 2 « Pourquoi ta robe est-elle rouge comme les vêtements de celui qui foule au pressoir?

— Au pressoir, j'ai foulé tout seul et personne n'a été avec moi. »

Lc. 2, 48 « — Mon enfant, pourquoi m'as-tu fait cela? Vois avec quelle douleur je te cherchais.

— Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être à la disposition de mon père? »

Lc. 2, 19 (51) Marie retenait toutes ces choses, les méditant en son cœur.

Lam. 2, 5, 13 Le Seigneur a amoncelé sur la fille de Sion douleur sur douleur. Que puis-je te dire? Qui trouver de semblable à toi,

fille de Jérusalem? A qui te comparer pour te consoler, ô Vierge? Car ta douleur est grande comme la mer.

V. — Jésus est aidé par Simon de Cyrène

Eccli. *51*, 6 « Mon âme s'approche de la mort, ma vie touche à l'abîme. Ils m'entourent de toutes parts, il n'y a personne pour me secourir.

Job. *6*, 11 Quelle est ma force pour que j'attende? Ma force est-elle la force des pierres? Ne suis-je pas dénué de tout secours? Mes frères ont été trompeurs comme le torrent, comme le lit des torrents qui s'éloignent. »

Lc. *23*, 26 Alors ils réquisitionnèrent un certain Simon de Cyrène qui revenait des champs. Et ils lui firent porter la croix de Jésus.

I Cor. *3*, 9 Nous sommes les aides de Dieu.

Phil. 2, 7 Car bien qu'il fût dans la forme de Dieu, il s'est dépouillé en prenant la forme de l'esclave, en se rendant semblable aux hommes.

Heb. 2, 17 (*4*, 15) (Rom. *8*, 3) Pour être semblable en tout à ses frères il a éprouvé toutes leurs faiblesses, hormis le péché.

Prov. *18*, 19 Le frère aidé par son frère est comme une ville forte.

Col. *1*, 24 Ce qui manque encore aux souffrances du Christ, achevons-le dans notre chair, pour son corps, qui est l'Église.

VI. — Véronique essuie la face de Jésus

Cant. *5*, 2 « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie; car ma tête est couverte de rosée, mes boucles sont pleines des gouttelettes de la nuit. »

Ps. *44* — Le Fils du Roi est le plus beau des fils des hommes, la grâce est répandue sur ses lèvres... C'est pourquoi Dieu, son Dieu, l'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à ses compagnons.

Heb. *1*, 3
Sap. *7*, 26 Il est le rayonnement de sa gloire, l'effigie de sa substance.

(Apoc. *1*, 16) Il est le resplendissement de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la force divine et l'image de sa bonté.

Is. *52-53* ... Beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant, tant il était défiguré : son visage ne ressemblait plus à une face humaine; sans grâce, sans éclat pour attirer les regards, sans beauté pour exciter notre amour.

Méprisé, rebut des hommes; homme de douleur, transpercé pour nos péchés, broyé pour nos iniquités; il reste muet

comme l'agneau qu'on mène à la boucherie.

Is. *50*, 5 « Je n'ai pas résisté. J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe; je n'ai pas dérobé mon visage aux ignominies et aux crachats.

Ps. *21*, 7 Je suis un ver, et non un homme, le rebut du peuple. »

VII. — Jésus tombe pour la deuxième fois

Ps. *68* Sauve-moi, ô Dieu. J'enfonce dans une boue profonde et ne sais où m'appuyer. Mes yeux s'épuisent dans l'attente de mon Dieu.

Ce que je n'ai pas pris, je dois maintenant le rendre. O Dieu, tu connais ma folie, et mes fautes ne te sont pas cachées.

Qu'ils n'aient pas à rougir à cause de moi, ceux qui te cherchent, Seigneur! Car c'est pour toi que la honte couvre mon visage. Je suis devenu un étranger pour mes frères. Parce que le zèle de ta maison m'a dévoré.

A toi ma prière, Seigneur, exauce-moi dans la fidélité de ton salut. Retire-moi de la boue. Exauce-moi, Seigneur, ne détourne pas ta face de ton serviteur. Je

suis malheureux et souffrant. Que ton secours, ô Dieu, me relève!

VIII. — Jésus rencontre les filles de Jérusalem

Cant. 3, 11 Sortez, filles de Sion, et contemplez votre roi avec la couronne dont sa mère l'a couronné le jour de ses noces, le jour de la joie de son cœur.

Lc. 23, 27 Jésus était suivi d'un grand nombre de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui.

Se tournant vers elles, Jésus dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants, car voici venir des jours où on dira : « Heureuses les femmes sté- « riles! Et les entrailles qui n'ont pas « enfanté, et les mamelles qui n'ont pas nourri! » Alors on commencera de dire aux montagnes : « Tombez sur nous! » et aux collines : « Cachez-nous! »

Car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec?

Lc. 13, 34 Jérusalem! Jérusalem, qui tues les prophètes!

Combien de fois ai-je voulu réunir tes enfants comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu!

Joel. 2, 12 Maintenant encore revenez à moi de

tout votre cœur. Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements, et revenez à l'Éternel votre Dieu, car il est miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté.

IX. — Jésus tombe pour la troisième fois

Ps. 142 « Yahveh! Écoute ma supplication. L'ennemi poursuit mon âme, il me foule à terre.

Yahveh! Mon esprit défaille! Ne détourne pas ta face! Que je ne sois pas semblable à ceux qui descendent dans la fosse!

Ps. 39 Yahveh s'est tourné vers moi. Il m'a retiré de la fosse de perdition, du bourbier fangeux; il a établi mes pieds sur le rocher, il a affermi mes pas.

Tu ne voulais plus des sacrifices et des oblations. Tu m'as façonné un corps. Alors j'ai dit : Voici que je viens.

Dans le livre il est écrit de moi que je fasse ta volonté. »

X. — Jésus est dépouillé de ses vêtements

Gen. 2, 25; 3, 7 et 11 Au commencement, Adam était nu, sans en avoir de honte.

Lorsqu'il eut mangé, ses yeux s'ouvrirent et il vit qu'il était nu.

Et Yahveh Dieu dit : « Qui t'a appris que tu es nu? Est-ce que tu as mangé de l'arbre interdit? »

Et Yahveh fit à Adam et à sa femme des tuniques et les en revêtit.

Lc. *23*, 11 Hérode, pour se moquer de Jésus, l'avait revêtu d'une robe blanche, avant de le renvoyer à Pilate.

Mc. *15*, 17 Dans le prétoire, les soldats lui mirent sur les épaules un manteau de pourpre.

Mt. *27*, 29 Sur la tête, une couronne d'épines, un roseau dans la main droite.

Mc. *15*, 20 Et lorsqu'ils se furent joués de lui, ils lui ôtèrent la pourpre et lui remirent ses vêtements.

Mt. *5*, 38 « Ne résiste pas au mal : si quelqu'un te soufflette à la joue droite, tends-lui l'autre; si on te prend le manteau, ne dispute pas la tunique. »

Jn. *19*, 23 Les soldats prirent ses vêtements et en firent quatre parts : une part pour chaque soldat.

Et ils prirent aussi la tunique; mais la tunique était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut. Ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. »

Afin que s'accomplît l'Écriture.

Eph. 4, 22 Chrétiens, dépouillez le vieil homme, corrompu par les convoitises trompeuses, et revêtez l'homme nouveau, créé à l'image de Dieu.

XI. — Jésus est mis en croix

S. 288-297 Ils l'attachent à la croix. C'est la troisième heure. Avec lui ils crucifient deux brigands, un à droite, un à gauche et Jésus au milieu.

Jésus disait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Jésus, voyant sa Mère et tout près le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : « Femme, voilà ton fils. »

Ensuite, il dit au disciple : « Voilà ta mère. »

Ceux qui passent l'insultent, branlant la tête. Les grands-prêtres rient de lui avec les scribes.

Les soldats se moquent et lui offrent du vinaigre et disent : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même. »

L'un des malfaiteurs crucifiés l'outrage : « N'es-tu pas le Christ? Sauve-toi toi-même, et nous avec. »

Mais l'autre : « Nos crimes ont mérité le châtiment, tandis que lui n'a rien fait de mal... Jésus, souviens-toi de moi

quand tu entreras dans ton royaume. »

Et Jésus : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. »

De la sixième à la neuvième heure, les ténèbres couvrent la terre.

Vers la neuvième heure, Jésus s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Puis il dit : « J'ai soif. »

XII. — Jésus meurt sur la croix

S. 298-300 Lorsque Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est parfait.

— Père, je remets mon esprit entre tes mains. »

Et ayant incliné la tête, il rendit l'esprit.

Prière de l'Offertoire.

Recevez, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette Hostie sans tache que je vous offre, ô Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences sans nombre,

en faveur de tous ceux qui sont ici, et de tous les chrétiens, vivants et morts :

pour qu'elle nous obtienne le salut dans la vie éternelle.

XIII. — Jésus est détaché de la croix

S. 302-303 Le soir venu, les soldats virent que Jésus était déjà mort.

L'un d'eux, avec sa lance, lui perça le côté, et il en sortit du sang et de l'eau.

Alors Joseph d'Arimathie, membre du Conseil, homme bon et juste, et qui avait été instruit par Jésus, vint se présenter devant Pilate et demanda le corps. Pilate donna l'ordre qu'on le lui remît.

I. Jn. *1*, 1 Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché, du Verbe de vie, nous lui rendons témoignage.

3, 16 A ceci nous avons connu l'Amour, c'est que Lui a donné sa vie pour nous.

4, 10 Cet amour consiste, non pas en ce que nous avons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous a aimés, et a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés.

Aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier.

XIV. — Jésus est mis au tombeau

S. 304 Joseph, ayant reçu le corps, l'enveloppa dans un linceul et le plaça dans

son propre tombeau, tout neuf, qu'il avait creusé dans le roc. Puis il roula une grosse pierre contre l'entrée et s'en alla.

Le sabbat commençait à luire. Les femmes qui avaient accompagné Jésus depuis la Galilée avaient suivi de près.

Elles regardèrent le monument et comment avait été placé le corps; et s'en étant retournées, elles préparèrent des aromates et des parfums.

Et le jour du sabbat, selon le précepte, elles demeurèrent en repos.

Rom. 6, 3 Et nous, nous avons été ensevelis avec le Christ par le Baptême en sa mort.

Notre vieil homme a été crucifié avec le Christ afin que le corps du péché fût détruit.

Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous ressusciterons avec lui, sachant que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus : la mort n'a plus sur lui d'empire. Car sa mort fut une mort au péché une fois pour toutes, et sa vie est une vie pour Dieu.

Ainsi vous-mêmes regardez-vous comme morts au péché et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ.

Le Saulchoir, dimanche de la Passion, année sainte 1933.

L'âme des Saints [1]

II. — Graces d'amour

Le caractère distinctif de la sainteté, c'est l'amour. On pourrait concevoir des âmes très éclairées qui ne seraient pas saintes, mais toute âme est sainte quand son amour lui fait faire promptement, avec joie et entrain, chaque fois que l'occasion s'en présente, des actes qui supposent une énergie bien supérieure aux forces communes de l'humanité. C'est ainsi que Benoît XIV dépeint l'héroïsme, et c'est la notion classique de la sainteté.

Pour bien comprendre ce qui se passe dans le cœur des saints, il importe de distinguer les différents modes que prend l'amour. Il y a l'amour de complaisance, l'amour de réparation ou amour pénitent, l'amour d'acquiescement et l'adhérence à la volonté divine, l'amour d'aspiration qui tend à l'union, l'amour de possession ou amour fruitif et l'amour de zèle. Sous quelque forme qu'il se présente, il unit l'âme à Dieu et, selon la remarque de saint Jean de la Croix, « plus il grandit, plus il devient unissant » (*Vive Flamme*, Str. I, v. 3).

1. *Amour de complaisance*

Dans l'amour de complaisance, l'âme, très éclairée sur les amabilités du Dieu aimé, se délecte à y penser.

Mieux elle les saisit, plus elle les admire. Ainsi exerce-

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, février 1934, p. 152-166.

t-elle son amour et, comme l'exercice de l'amour est doux au cœur, elle est heureuse d'aimer.

Sainte Véronique Juliani donne une belle description de cet amour : « Souvent, dit-elle, mon cœur me paraît comme suspendu d'une manière que je ne sais expliquer; il est comme une nacelle au milieu de l'Océan, et le nocher qui s'y trouve regarde de toutes parts, et ne voit rien, si ce n'est partout l'Océan. Dès lors on peut imaginer s'il se trouve content. Le nocher, qui est l'âme, regarde cette mer immense; elle est comme hors d'elle-même et ne sait ce qu'elle fait. Tantôt elle se tient immobile, et pourtant elle avance toujours, tantôt elle se jette dans les flots avec un désir ardent de sonder la profondeur de l'amour divin. Mais quoi! plus elle nage, plus la mer semble s'élargir. A la fin elle comprend cette immensité, cette profondeur d'un amour infini, d'un océan sans rivages. Alors, toute contente, elle retourne dans la nacelle de son propre cœur, et ce cœur s'en va, parcourant en tous sens cette mer, sans jamais se rassasier, sans se lasser de voir, de pénétrer l'immensité, la profondeur de cet océan. Puis parfois, si quelque ardent désir étend les voiles de la nacelle, le cœur se sent comme poussé, il voyage dans cette mer infinie, qui est Dieu. Alors impossible de discourir; le cœur ne peut supporter sa souffrance, il palpite, il semble vouloir sortir de la poitrine... Parfois il me suffisait d'entendre raconter quelque trait de la Passion et des douleurs de Jésus pour que mon cœur devînt tout palpitant et que la respiration me fît défaut; cependant je pouvais très bien appliquer mon esprit. » (*Diario*, t. II, p. 743.)

L'amour de complaisance s'exerce souvent sans que les lumières données à l'âme soient claires et distinctes; l'âme alors n'a qu'une idée générale des perfections de son Bien-Aimé; mais l'attrait d'amour donné à la volonté

se fait fortement sentir et tient l'âme étroitement et suavement unie à Dieu.

2. *Amour de réparation ou amour pénitent*

Les saints, nous l'avons dit, ont une conviction profonde de leur misère, et aussi une connaissance très élevée de la justice de Dieu. On ne peut concevoir quelle horreur le péché leur inspire. « O pur amour, écrit sainte Catherine de Gênes, la moindre tache, le plus petit défaut, vous est un grand enfer. Votre véhémence le rend plus terrible que celui des damnés. Mais cela ne sera cru et compris que de celui qui l'aura éprouvé » (*Dialog.* III, 6).

Comprenant si bien le désordre du péché, les saints ne peuvent pas ne pas désirer expier leurs fautes et satisfaire à la divine justice. Ils aspirent aussi à dédommager le Seigneur de tant de péchés qui se commettent et qui sont à son égard d'indignes outrages. C'est ce qui explique en partie la rigueur de leurs pénitences. On n'a jamais rencontré un saint qui n'ait été ardent à se mortifier. L'âme qui a été enivrée d'amour « voudrait, dit sainte Thérèse, avoir mille vies pour les vouer toutes à Dieu. Elle a une soif insatiable de la pénitence; mais elle fait peu en l'embrassant parce que la véhémence de son amour ne lui permet guère de la sentir » (*VI^e Dem.*, ch. IV). Un jour, pendant qu'elle faisait oraison, sainte Marguerite-Marie entendit Notre-Seigneur lui dire : « Reçois, ma fille, la croix que je te donne et la plante dans ton cœur... Les plus rigoureux tourments qu'elle t'imposera seront inconnus et continuels : une faim sans te rassasier, une soif sans te désaltérer, une ardeur sans rafraîchissement... Cette faim continuelle de souffrance est pour honorer celle que j'avais de souffrir pour glorifier mon Père éternel » (Édition Gauthey, t. II, p. 154).

3. *Amour de conformité*

L'âme sainte qui a reçu de Dieu un amour pur et intense n'en ressent pas toujours les ardeurs; souvent, il faut même dire le plus souvent, elle se maintient dans un amour puissant, mais calme, paisible, qui peut être aussi bien aride que suave, ou bien elle se contente de l'attache qu'elle constate en elle à la volonté divine.

La Vénérable Marie de l'Incarnation explique bien cet état d'âme : « Mon esprit, dit-elle, de plus en plus s'allait simplifiant pour faire moins d'actes intérieurs et extérieurs qui m'eussent pu donner du sentiment. Mais au fond de mon cœur ces paroles étaient continuelles : O mon Dieu, ô mon Dieu! Ces paroles foncières me remplissaient d'une douce nourriture sans aucun sentiment. Notre-Seigneur m'ôta encore ces grands transports et ces accents violents, et depuis ce temps-là mon âme est demeurée dans son centre, qui est Dieu, et ce centre est en elle-même, où elle est au-dessus de tout sentiment. C'est une chose si simple et si délicate qu'elle ne se peut exprimer. On peut parler de tout, on peut lire, écrire, travailler et faire ce que l'on veut, et néanmoins cette occupation foncière demeure toujours et l'âme ne cesse point d'être unie à Dieu. Les grandeurs mêmes de Dieu ne la divertissent point; mais sans s'y arrêter elle demeure attachée à Dieu dans sa simplicité, [dans l'adhérence à son unité, et aussi adhérence à sa volonté, adhérence amoureuse et sans vues distinctes] (t. I, p. 234).

« La bonté divine, dit sainte Angèle, m'accorda ensuite la grâce de faire de nos deux volontés une seule volonté. Je ne puis vouloir que ce qu'elle veut. C'est là une grande miséricorde de la part de Celui qui a réalisé cette union, qui a mis mon âme dans un état où il y a peu de change-

ments, et où je possède Dieu dans une telle plénitude... J'ai été conduite à une paix où je suis avec lui et où je suis satisfaite de tout » (Éd. Ferré, p. 155; Éd. Doncœur, p. 125). Si déjà les âmes qui sont dans l'état mystique, mais non héroïque, constatent en elles une disposition foncière et permanente d'acquiescement complet à la volonté divine, disposition qu'elles n'ont pas acquise par leurs efforts, mais reçue de Dieu, les âmes héroïques sont bien plus fortement attachées à cette divine volonté, et trouvent paix et bonheur à s'y tenir unies : *Mihi adhaerere Deo bonum est* : C'est mon bonheur d'adhérer à Dieu.

4. *Amour d'aspiration*

L'amour est une force unissante, mais l'union avec Dieu réalisée par l'amour est ici-bas toujours imparfaite; il est tout naturel que l'âme sainte aspire à une union plus complète, et qu'elle y aspire avec d'autant plus d'ardeur qu'elle est plus aimante. C'est souvent sous cette forme d'attraits puissants vers Dieu que l'Esprit-Saint communique les grâces d'amour.

Saint Jean de la Croix, dans le *Cantique spirituel* (Éd. Chevalier, p. 26 sq.), décrit ces aspirations. Il parle des visites que Dieu fait à l'âme pour la blesser et la faire grandir en amour : « Il a coutume, dit-il, de dispenser certaines touches enflammées, qui, à la manière d'une flèche de feu, blessent et transpercent l'âme pour la rendre toute brûlée du feu d'amour. » L'âme ayant subi cette touche d'amour comprend que Dieu est tout près. Par cette touche d'amour la connaissance qu'elle a de Dieu a été avivée, son désir accru, sa douleur aggravée (p. 29). Alors elle méprise et repousse tout ce qui n'est pas Dieu; elle s'oublie elle-même, elle sort d'elle-même pour tendre vers Dieu. Mais en même temps qu'il attire l'âme,

Dieu se dérobe; l'âme voit comme par les fentes d'une cloison un bien immense qui ne se livre pas; alors, sentant vivement l'absence de Dieu, elle en éprouve une peine terrible, elle languit, elle peine, elle se meurt...

Sainte Thérèse a décrit elle aussi les blessures d'amour (*VI^e Demeure*). C'est comme un appel soudain et imprévu du Seigneur; l'âme comprend que Dieu est là et qu'il l'appelle. Elle souffre et elle jouit. Tantôt cette agréable douleur dure un assez long moment; tantôt elle passe vite. Si elle dure un certain temps, c'est avec des alternatives; elle n'est jamais stable : au moment où l'âme va s'enflammer, l'étincelle s'éteint et l'âme sent le désir de souffrir de nouveau la peine toute d'amour qu'elle vient d'éprouver. Il en résulte de grands avantages : la résolution de souffrir pour Dieu, le désir d'avoir de nombreuses croix à porter, une détermination bien plus ferme de s'éloigner des plaisirs d'ici-bas.

C'est encore l'amour d'aspiration que décrit sainte Thérèse quand elle écrit : « Souvent à l'improviste surgit je ne sais comment un désir. De ce désir, qui, en un instant, pénètre l'âme tout entière, naît une douleur si vive que l'âme s'élève au-dessus d'elle-même et de tout le créé... Dieu semble alors très éloigné de l'âme; par moments, cependant, il lui découvre ses grandeurs de la manière la plus extraordinaire que l'on puisse concevoir » (*Vie*, ch. xx). Et encore : « Comme l'âme connaît de mieux en mieux les grandeurs de son Dieu et qu'elle se voit si absente de lui, et bien éloignée de jouir de lui, son désir grandit beaucoup plus parce que son amour aussi grandit à mesure qu'elle découvre combien ce grand Dieu et Seigneur mérite d'être aimé » (*VI^e Dem.*, ch. II).

La Vénérable Marie de l'Incarnation ressentit vivement les aspirations d'amour après avoir fait les vœux de religion et accepté, si telle était la volonté divine, la pau-

vreté pour son fils. « Ensuite du sacrifice susdit, raconte-t-elle, Notre-Seigneur semblait se plaire à me continuer la douceur de sa sainte familiarité, mais c'était dans l'amour souffrant une langueur continuelle. Quoique l'âme en cet état soit dans Dieu et qu'elle lui parle... elle n'est néanmoins pas en la possession des biens qu'elle attend dans la jouissance de l'Époux céleste, qui semble se plaire de la faire ainsi mourir et remourir » (t. II, p. 222). Et ces élans d'amour qu'elle ressentait, ne lui inspiraient aucun orgueil. « Quoique l'âme, dit-elle, ait ces désirs si enflammés, elle est néanmoins dans un abaissement intérieur très grand, se reconnaissant très indigne de la possession où elle aspire » (t. II, p. 201).

C'est encore l'amour d'aspiration qu'elle dépeint dans les passages suivants : « Après une faveur si extraordinaire, [le Verbe l'avait prise pour épouse], je ressentais encore un plus grand embrasement intérieur... Je me sentais remplie d'un amour véhément sans pouvoir faire aucun acte intérieur pour me soulager, et cela durait deux ou trois jours, pendant lesquels il semblait que mon cœur dût éclater. J'en ressentais dans le cœur une douleur si grande que, si elle eût duré davantage, il eût fallu mourir. » Ce temps étant écoulé, « c'était comme qui ouvrirait le soupirail d'une fournaise embrasée pour en faire évaporer la flamme ». Elle se plaignait de rester loin de son Époux. « Ne veux-tu donc pas que je meure, ô Amour? Ne sais-tu pas qu'il n'y a rien sur la terre qui me plaise et qui ne me soit une croix?... Je ne faisais autre chose, jour et nuit, que de me plaindre, et il m'était impossible d'arrêter cette impétuosité. [...] Cela se peut vraiment appeler un martyre, mais très aimable, parce qu'il vient du Bien-Aimé... J'ai été plus longtemps dans cet état qu'en aucun autre » (t. I, p. 208).

C'est encore à l'amour d'aspiration qu'il faut rapporter

ce que rapporte sainte Marguerite-Marie : « Cette sainteté d'amour avait allumé trois désirs dans mon cœur, qui me tourmentaient incessamment : l'un de souffrir, l'autre de l'aimer et de communier et le troisième de mourir pour m'unir à lui » (t. II, p. 66). Elle écrivait à la Mère de Saumaise, parlant de Notre-Seigneur : « Il a mis dans moi trois persécuteurs qui me tourmentent continuellement. Le premier, qui en produit deux autres, c'est un si grand désir de l'aimer qu'il me semble que tout ce que je vois devrait être changé en flammes de son pur amour, afin qu'il fût aimé dans son divin Sacrement. Et ce m'est un martyre de penser qu'il y est si peu aimé... Si je l'aimais du moins, mon cœur serait soulagé de sa douleur; mais je suis la plus ingrate et infidèle de toutes les créatures, menant une vie toute sensuelle par l'amour de moi-même. Je me sens continuellement pressée de souffrir avec des répugnances effroyables en la partie inférieure, qui me rend mes croix si pesantes que je succomberais mille fois, si le Cœur de mon adorable Jésus ne me soutenait. [...] Et toujours mon cœur demeure altéré de souffrir parmi mes souffrances continuelles; et mon âme souffre des angoisses très grandes de ne pouvoir encore être séparée de son corps... Tout m'afflige et me tourmente, à cause que je ne puis aimer uniquement mon divin amour » (t. II, p. 249). « J'ai un si grand désir de la sainte communion, dit-elle ailleurs, que, quand il me faudrait marcher par un chemin de flammes, les pieds nus, il me semble que cette peine ne m'aurait rien coûté en comparaison de la privation de ce bien » (t. I, p. 103).

Fort intéressantes sont les descriptions que nous donne sainte Véronique Juliani de certaines grâces qui lui étaient faites et qui étaient des grâces d'amour d'aspiration. « L'âme, dit-elle, ressent une invitation, mais tout intime, et qui est opérante. Je veux dire que soudain elle

opère des effets merveilleux dans cette âme, la mettant en la divine présence avec plus de clarté qu'auparavant, et quand elle est dans cet état, voici une autre invitation.

« Elle se sent invitée à l'union amoureuse de son Dieu, mais elle ne sait comment la réaliser. De nouveau elle se sent invitée et son désir grandit, devient anxieux, elle agonise de douleur, mais elle ne peut rien faire. De nouveau elle sent ces invitations, mais elle n'y comprend rien. Il lui semble seulement entendre comme venant de loin la voix de son Bien-Aimé. Elle met toute son attention à l'écouter; elle voudrait voler vers celui qu'elle désire si vivement. A la fin cette vive présence lui revient, et cela lui fait comprendre quel était celui qui l'invitait. L'ayant appris, elle se dépouille de tout ce qui était passager, se repose en Dieu seul, accepte l'invitation et possède avec jouissance son Dieu d'amour... Ces invitations sont donc des moyens pour unir l'âme avec plus de promptitude à son Dieu. D'autres fois elles ne produisent pas ces effets, car on reçoit l'invitation et on n'éprouve rien dans l'intime du cœur. Ainsi souvent on se sent invité par le Dieu d'amour, et on se retrouve au milieu de tant de misères et de fautes. Oh! quelle peine éprouve alors la pauvre âme! Ces invitations la soulèvent, mais elle est comme enchaînée et ne peut se mouvoir. Il est bien vrai que, se voyant encore invitée, elle s'aperçoit de son impuissance; elle voit qu'elle est enchaînée par quelque objet terrestre comme par des liens de fer; cependant, grâce à cette invitation, elle sort peu à peu de ses liens, et les invitations continuant et lui apportant plus de lumières, elle se débarrasse de ces chaînes qu'elle n'avait pas encore remarquées (t. II, p. 127).

Les invitations dont vient de parler sainte Véronique étaient de doux appels du Sauveur. D'autres fois l'œuvre de la grâce est plus cachée, l'âme étant dans la séche-

resse; mais c'est encore l'Esprit-Saint qui l'éclaire et lui inspire un grand désir d'amour et d'union. « Me retrouvant, dit la même sainte, dans l'aridité et l'obscurité de l'esprit, je ne pouvais m'aider en rien. De temps en temps j'appelais le Seigneur et le priais de bien vouloir se retourner et me faire connaître sa sainte volonté. Je disais : Mon Dieu, si votre bon plaisir est que je demeure ainsi dans la souffrance, faites qu'il en soit ainsi ; je suis contente et je ne veux rien autre. De nouveau je me mettais en oraison, mais je ne pouvais rien faire. Je restais sur ce point de la pure volonté de Dieu, mais je ne la sentais pas en moi. Je voyais et comprenais tout le bonheur d'une âme qui est en toute vérité soumise à cette volonté divine, mais ne pouvant atteindre jusque-là, je m'affligeais et cette peine me faisait mieux comprendre le grand bien que gagnent les âmes à être entièrement mortes à tout et à ne vivre que de la volonté de Dieu. Je sentais que mon désir d'en arriver là grandissait toujours ; mais je m'en voyais toujours de plus en plus éloignée. Ceci me causait une telle peine que je ne puis la dépeindre.

« Mais tout ceci est, à mon avis, un moyen excellent pour en arriver à ce point que seule la volonté de Dieu opère en nous, parce que toutes ces choses que Dieu fait éprouver à l'âme sont les moyens les plus efficaces pour la dépouiller d'elle-même et de toutes choses. L'âme le comprend au moment même où elle souffre de la sorte; mais ceci ne sert qu'à augmenter ses peines. Ces peines ne peuvent se décrire parce qu'elles viennent de l'intime. La nature n'a rien à y faire. Je crois que le Seigneur est là caché, et qu'il lance des flèches à l'âme, son épouse. Celle-ci sent la blessure, mais ne sait d'où vient le coup. Elle s'abandonne à la volonté de Dieu, mais elle ne sait si elle y demeure soumise. [...] L'âme désire avec anxiété que celui qui l'a blessée se manifeste; elle n'aspire qu'à

s'approcher de lui, et tous ses désirs augmentent sa peine, qui ne peut se décrire » (t. III, p. 38).

5. *Amour fruitif ou amour de possession*

Sainte Véronique Juliani nous a dit comment parfois, après s'être fait ardemment désirer, le Dieu d'amour se donne. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* : Goûtez combien le Seigneur est doux! Les saints ont souvent parlé du sentiment de la présence de Dieu. Un amour très suave étant donné à l'âme, celle-ci, éclairée par le Seigneur, a le sentiment très vif que Dieu est là et que c'est Lui qui produit cette suavité; l'âme en ressent une joie extrême. « Le Seigneur, dit sainte Thérèse, a pitié de cette âme qui souffre depuis si longtemps du désir de le posséder; alors il avive dans son fond le plus intime l'étincelle [l'amour] dont nous avons parlé et elle se trouve entièrement embrasée. » Elle est purifiée par cet amour. Alors « le Seigneur l'unit à lui d'une façon qui n'est connue que de tous les deux... Souvent l'âme est tellement plongée dans la jouissance de son Dieu, que ce seul Bien lui suffit » (*VI^e Demeure*, ch. IV).

« La divine présence, dit sainte Marguerite-Marie, fait en moi diverses impressions, car quelquefois elle m'élève au comble de tous biens, dont la jouissance dépasse toute expression, n'ayant d'autres paroles que celles-ci : Ma Vie, mon Amour et mon Tout. Vous êtes tout pour moi et je suis toute pour vous. D'autres fois, il m'abîme jusque dans le centre de mon néant, où je souffre des confusions étranges de voir cet abîme de toute misère proche de l'abîme de toute perfection » (t. II, p. 251).

L'amour de possession s'exerce parfois au moment de la communion. « Ayant reçu — dans la communion — le Verbe Incarné, dit Marie de l'Incarnation, je ne saurais

exprimer la manière dont je le possédais et il me possédait, me faisant sentir par expérience et par ses touches que c'était lui, lui, dis-je, qui est l'Amour et le Maître des cœurs. Après m'avoir tenue longtemps dans une grande union, je demeurais dans la vue et dans la jouissance de la Divinité et de toute la Trinité que je connaissais être en ce divin sacrement... On ne saurait jamais dire ce que Dieu découvre à mon âme, quand il se donne à elle dans ce sacrement adorable » (t. I, p. 227).

Et ailleurs : « J'étais tirée [de cette souffrance], ajoute-t-elle, par la douceur de l'union de la sacrée Personne du Verbe qui, par écoulement, mettait une sérénité en la partie inférieure, [et j'] expérimentais ce que dit l'épouse aux Cantiques : Mon âme s'est toute fondue d'amour lorsque mon Bien-Aimé a parlé... Et cette âme lui dit : Mon Bien-Aimé, vous êtes ravissant. Vous me poursuivez sans cesse. Il semble que vous n'ayez que moi à aimer » (t. II, p. 265).

« Dans certains recueillements plus particuliers, dit sainte Véronique Juliani, quand on sent que toutes les puissances sont recueillies en Dieu et qu'on ne sent plus le corps, alors il me semble que mon âme est si unie à son céleste Époux qu'elle n'a plus ni pensée ni désir, mais dans une paix profonde elle se contente de se complaire dans la divine volonté, dans le cœur à cœur, dans la possession de son souverain et unique Bien. Et là, souvent, dans ces doux moments, il m'a semblé que Dieu m'avait montré toute l'excellence de l'amour qu'il porte à nos âmes. Ces communications, je ne puis en parler, je ne puis les exprimer ni par la plume ni par la parole; mais l'âme demeure tellement plongée dans l'amour divin que la douceur la fait presque défaillir. Elle est là sans parole et cependant elle est toute langue; elle reste immobile et pourtant il semble qu'elle est portée; elle est

dans la solitude et elle jouit de tout; elle est inconnue, mais les jouissances de son amour lui font croire qu'elle est dans le paradis » (l. II, p. 592). « Ce matin dans la communion, dit encore la même sainte, j'eus le recueillement. Je me sentais tirer hors de moi, et mon âme s'est trouvée toute immergée dans l'océan infini de l'amour divin, qui se donnait à comprendre de diverses manières. Par une communication intime je comprenais l'amour unitif, lequel lie très étroitement l'âme à la Divinité; mais on ne peut le posséder, si l'âme n'est vraiment dépouillée de tout. J'en ai eu ce matin comme un échantillon, qui m'a laissé un dégoût de toutes choses... O mon Dieu, je ne puis expliquer ce que contient un si grand bien. Je l'appelle trésor, mais c'est le trésor de tous les trésors, car là l'âme ne possède plus rien que Dieu; là il n'y a plus que Dieu et l'âme » (t. III, p. 520).

6. *Amour de zèle*

Il est impossible d'aimer Dieu sans désirer l'extension de son règne. *Adveniat regnum tuum* : cette parole du *Pater* est l'une de celles que les saints prononcent avec plus d'ardeur. La Vénérable Marie de l'Incarnation raconte comment elle reçut « une émanation de l'esprit apostolique... L'Esprit de Jésus-Christ s'empara de mon esprit pour qu'il n'eût plus de vie que dans le sien et par le sien, étant toute dans les intérêts de ce divin et suradorable Maître et dans le zèle de sa gloire, à ce qu'il fût connu, aimé et adoré de toutes les nations » (t. II, p. 310).

Nous avons cité les paroles du Sauveur à sainte Marguerite-Marie lui donnant une soif inextinguible.

« Cette soif, lui dit-il, sera de moi et du salut des âmes, en mémoire de celle que j'ai eue sur l'arbre de la croix » (t. II, p. 154). C'est bien, en effet, une participation à son

amour des âmes que Jésus donne à ses intimes. « Le désir me brûlait, raconte sainte Véronique Juliani, de courir à travers le monde, pour le gagner à force de pénitences et le ramener au Seigneur » (t. I, p. 271).

« J'ai senti, écrit la Vénérable Marie-Céleste, que tu mettais ton Cœur dans ma poitrine et que le mien se fondait comme la cire dans le tien... Dans ton Cœur étaient renfermées toutes les âmes que tu as créées et rachetées. Mon cœur était avec elles dans le tien... Je porte gravée dans mon cœur l'empreinte des âmes de tous les hommes, mes frères. Depuis le moment où je les épousai dans ton divin Cœur, je languis continuellement d'amour, je crie toujours vers toi, mon Seigneur, pour leur salut. Mais cela se fait d'une manière si secrète que la langue de chair ne fonctionne pas. C'est mon esprit qui t'adresse, en tout temps, sans interruption, un doux gémissement qui recommande sans cesse tantôt mes chers frères, les pécheurs, tantôt les âmes affligées, tantôt celles du purgatoire, tantôt celles qui sont dans la voie du saint amour » (*Vie*, p. 378).

Ainsi en est-il de tous les saints, et c'est ce zèle pour la gloire de Dieu, ce désir de le voir connu, aimé, obéi comme le Roi d'amour, qui explique leurs labeurs, leur dévouement aux âmes, leurs sacrifices et leurs ardentes prières. Toutes les œuvres qu'ils accomplissent ont pour but la gloire de Dieu ; c'est l'amour en acte qu'a prêché saint Jean : « *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate :* Mes petits enfants, n'aimons pas en paroles et avec la langue, mais par les actes et en vérité » (III Joann., III, 18).

7. *Persistance de l'amour*

L'amour de Dieu chez les saints n'est pas intermittent ;

ils lui sont si étroitement unis qu'ils continuent de l'aimer au milieu de leurs occupations. Souvent ils sentent persister l'union amoureuse; d'autres fois, dans l'application qu'ils mettent à leur travail, il est des moments où ils ne sentent plus leur liaison avec Dieu; mais ils savent que toute leur affection est orientée vers lui et que, s'ils sont momentanément distraits, dès que leur attention ne sera plus absorbée, la pensée de Dieu reviendra et leur amour se ranimera.

Sainte Thérèse et saint François de Sales ont signalé la persistance de l'union amoureuse au milieu des travaux et occupations. Écoutons la Vénérable Marie de l'Incarnation qui, à son ordinaire, dépeint avec clarté cet état d'âme, très habituel aux saints :

« Parmi toutes mes croix, lorsqu'au plus fort de mes souffrances je vais par la maison ou que je me promène au jardin par obéissance, je sens mon cœur pressé par de continuels élans d'amour vifs et embrasés, et quelquefois il semble que ce cœur doive s'élancer et comme sortir de son lieu pour se perdre en celui qui est toute sa vie. Et quoique la partie inférieure pâtisse beaucoup, la supérieure se sent plus vigoureuse et plus capable d'agir dans une plus grande pureté et délicatesse, parce qu'elle n'est embrouillée d'aucune chose qui l'empêche et qu'elle n'envoie rien aux sens et qu'elle retient tout dans son fond. » — Chez les saints, en effet, la partie supérieure n'est pas « embrouillée » par des désirs humains, par des soucis naturels, car ils sont complètement détachés et arrivés à la parfaite indifférence; c'est pourquoi leur volonté n'agit pas sur l'imagination et elle reste très facilement unie à la volonté de Dieu. — « Quand je suis au réfectoire, la lecture arrête le sens [c'est-à-dire empêche les écarts de l'imagination]; et cela fait que je suis dans une continuelle attention à Dieu; et je ne me souviens pas l'avoir perdue

pour quoi que ce soit... A la recréation, quoique je me recrée avec mes sœurs, mon cœur, néanmoins, n'en est pas moins attentif. Quand je suis à notre ouvrage qui est la chose la plus capable de distraire que j'aie encore eue à faire, à cause de la grande attention qu'il y faut avoir, je ne sens pas cette occupation intérieure par manière d'élans forts et ardents, comme quand je vais par la maison, mais je sens mon cœur doucement attentif et aspirant à Dieu, et quelquefois je prends garde que cela est plus fréquent que je ne fais de points d'aiguille; car comme j'ai dit, je le trouve toujours attentif, même quand je suis au plus fort de mes croix, qui ne font rien contre mon attention à cette divine Majesté, mais plutôt elles m'excitent et poussent à lui parler encore davantage, selon les besoins où je me trouve » (I, 336).

La Vénérable Marie-Céleste explique clairement la persistance de l'amour au milieu des tentations : « Si le démon attaque mon âme et mon corps par d'affreuses et horribles suggestions, [...] tu me donnes, mon Seigneur, un acte passif de foi pure, à la fois obscur et lumineux. Alors unie à ton divin vouloir, je souffre toutes les attaques de l'ennemi avec une grande patience. De cette manière, je pourrais vivre en souffrant pendant mille ans, sans désirer autre chose, puisque je sais que tu es là, et, sans t'entendre, je sens que je te possède et que tu es dans mon être par ton essence et par ta puissance. Tu te trouves dans mes peines, mes afflictions, mes jouissances; mais ni la souffrance ni la joie ne m'assujettissent, car je m'abandonne à mon unique et bien-aimé Dieu. Tu es, ô mon Amour, le seul possesseur de mon cœur. Malgré ce qui peut arriver, je respire dans l'Homme-Dieu crucifié et aimant. Là, je vois les richesses que contient ma pauvreté, et le bonheur et les félicités que me procurent les persécutions et l'abandon des créatures » (*Vie*, p. 374).

8. *Passivité*

Les saints sont des héros de vertu, mais leurs vertus sont le fruit de la grâce : la sainteté n'est autre chose que le triomphe complet de la grâce divine. Plus l'âme est docile, plus Dieu opère en elle, plus elle reçoit de lui lumières et impulsions. Comme elle ne veut que ce que Dieu veut, et qu'elle le veut d'un vouloir intense, ferme, continuel, Jésus qui l'aime ne cesse de la mouvoir, de la diriger, de la faire agir. L'âme sainte peut dire comme saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi.* Aussi « tous ses souhaits, tous ses soucis », qui sont en elle œuvres de la grâce, « n'ont en vue que Dieu seul » (S. Jean de la Croix, *Cantique*, p. 178). « Dieu la guide, la pousse et l'élève aux choses divines..., il pousse sa volonté librement à l'amour divin, parce qu'elle est libre d'autres affections; il remplit sa mémoire de divines lumières, parce qu'elle est vide d'autres images et représentations » (*Ibid.*, p. 279).

Parfois cette action de Dieu est inaperçue; alors l'âme, qui n'a pas eu d'effort à faire, « travaille pour Dieu, pense à lui et à ses affaires, sans remarquer ni se rappeler qu'elle fait ceci pour lui » (*Cantique*, p. 178).

D'autres fois l'action divine est plus sentie : « Je ne pouvais en aucune façon, raconte sainte Marguerite-Marie, me retirer de la puissance de cet Esprit souverain qui agissait en moi... Il s'était tellement emparé de toutes les puissances de mon âme qu'il me semblait être dans un abîme, d'où plus je faisais d'efforts pour sortir, plus je m'y sentais enfoncée » (t. II, p. 89). La Vénérable Marie de l'Incarnation constatait que le Seigneur lui faisait vivre les maximes de l'Évangile : « Je ne m'en apercevais, dit-elle, que par leurs effets... Ces effets étaient dans une

douceur extraordinaire... Généralement dans les vertus religieuses j'expérimentais que j'étais une créature toute autre et que Dieu me possédait par les vertus de son suradorable Fils, m'agissant en tout ce que j'avais à faire selon mon état par les influences et onctions de ce passage : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Et ensuite : *L'esprit de Dieu rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu...*, etc. » (t. II, p. 428). La Vénérable éprouvait donc une opération divine extraordinairement douce, sans activité personnelle.

Sainte Angèle dit que parfois « il est donné à l'âme de vouloir si parfaitement Dieu que tout en elle participe à cette volonté en toute vérité ». Elle comprend que « jusque-là elle ne voulait pas Dieu vraiment et totalement » (Édition Ferré, p. 173; éd. Doncœur, p. 136). « Bienheureuse l'âme, dit sainte Catherine de Gênes, qui meurt volontairement en elle-même en toutes choses, parce qu'elle vit en tout pour Dieu, ou plutôt c'est Dieu qui vit en elle! Le Seigneur alors s'empare de son libre arbitre et opère avec lui; il ne lui laisse plus venir en la volonté que ce qui lui plaît; et toutes les volontés étant ainsi réglées deviennent parfaites » (*Vie*, par de Bussière, ch. xv, § 4; éd. de Gênes, c. 31).

Les confidences que nous font les âmes saintes nous montrent quelles merveilleuses opérations exerce en elles le divin Esprit. On se demandera peut-être si chez tous les saints les opérations de la grâce revêtent les formes que nous avons dépeintes. N'y a-t-il pas des saints qui se sont sanctifiés dans la vie active et d'autres dans la vie contemplative? N'y a-t-il pas, comme dit saint Paul, diversité de dons opérés par le même Esprit? (I Cor., xii, 4.) Certes, il existe des différences. Celles que marque saint Paul concernent les grâces gratuites, les charismes si libéralement donnés par Dieu, aux origines du

christianisme. Mais, en ce qui concerne les grâces fondamentales d'illumination et d'embrasement du cœur, s'il y a des nuances, le même fond se retrouve chez tous les amis de Dieu. Tous ont une foi admirablement éclairée, comme le montre saint Paul dans l'Épître aux Hébreux; tous montrent un amour merveilleusement ardent, ferme, « fort comme la mort », continuel, qu'ils n'ont pas acquis par des actes répétés, mais qu'ils ont reçu de Dieu. Ce qui les éclaire, ce qui favorise leur embrasement, ce sont les dons du Saint-Esprit, particulièrement les dons d'intelligence et de sagesse, si intimement liés à l'exercice de l'amour. Ceux-là même qui ont le plus travaillé à des œuvres extérieures ne laissaient pas d'avoir une vie intérieure d'une grande intensité. Ainsi la Vénérable Marie de l'Incarnation, étant encore dans le monde, devait diriger tous les travaux accomplis dans la maison de son beau-frère, qui avait une entreprise de transports considérable. « Quelquefois, à minuit, elle est encore toute seule sur le port de la rivière de Loire, dirigeant le chargement des marchandises. Mariniers, portefaix, charretiers, lourds chevaux de trait forment autour d'elle, sous la lueur falote des lanternes, une cohue indescriptible. Elle a l'œil à tout, et, cependant, son âme est saisie par Dieu et appliquée aux plus hautes contemplations » (t. I, p. 26).

Mirabilis Deus in sanctis suis : Dieu est admirable dans ses saints. Il leur donne à tous une large participation à ses lumières, il leur communique une abondante émanation de sa charité; ainsi devenus semblables au Dieu de toute splendeur, ils revêtent une beauté qui dépasse de beaucoup nos faibles conceptions et qui fera notre admiration dans l'éternité.

Angers.

AUGUSTE SAUDREAU.

La Bienheureuse Louise de Marillac

Le 11 mars prochain, Sa Sainteté Pie XI élèvera au rang des saintes Louise de Marillac, nièce de Michel de Marillac, garde des Sceaux, et de Louis de Marillac, maréchal de France, fille spirituelle de saint Vincent de Paul et sa principale collaboratrice dans la direction des Filles de la Charité.

Louise naquit le 12 août 1591, à Paris peut-être, pas loin de la capitale sûrement. Elle ne trouva pas au sein de la famille cette tendresse dont a besoin le cœur sensible de l'enfant. Une belle-mère vint y prendre place trois ans après sa naissance avec les trois fils et la fille nés d'un premier mariage et, bientôt après, une petite fille prendra sa part des baisers maternels. Louise était une isolée parmi des enfants d'autres lits, seule étrangère à celle qui gouvernait la maison.

On l'éloigna. Un seul lien l'unissait au foyer : son père; et ce lien se brisa par la mort de ce dernier, avant même qu'elle eût accompli ses treize ans.

La famille et le monde n'avaient donné à l'orpheline que des sujets de tristesse. Elle se tournait naturellement vers Dieu et attendait de lui les seules vraies consolations. Rien ne lui paraissait plus beau que la vie du cloître, où l'âme a le loisir de s'épancher devant Dieu par la prière et de le servir dans l'exercice de la mortification. Elle fit vœu d'entrer chez les Capucines et résolut de s'enfermer dans un de leurs monastères de Paris, celui

des Filles de la Passion, rue Saint-Honoré. Mais le P. Honoré de Champigny, provincial des Capucins, ne crut pas pouvoir donner suite à ses désirs : il lui déclara que les austérités de la vie religieuse ne convenaient pas à sa chétive santé.

On devine la douleur et les larmes de la jeune fille. Le cloître ne la voulait pas. Elle restera dans le monde et même s'y fixera par le mariage. Elle épousa, le 5 février 1613, Antoine Le Gras, secrétaire des commandements de la reine régente Marie de Médicis, que ses vertus rendaient digne d'un tel choix. Et quand, le 18 octobre, un fils naquit, les deux époux virent se réaliser le plus cher de leurs vœux.

Pendant une dizaine d'années, Louise goûta tout le bonheur que peuvent éprouver une épouse et une mère dans une atmosphère d'affection réciproque et d'entente parfaite. L'heure de l'épreuve, hélas! sonna. La santé d'Antoine Le Gras s'altéra et les soins les plus assidus ne parvinrent pas à enrayer les progrès du mal.

Le chagrin ressenti par Louise s'accompagnait de doutes qui troublaient sa conscience. Malgré son vœu d'entrer chez les Capucines, elle n'avait pas quitté le monde; voilà pourquoi son mari était malade; Dieu voulait la punir. Et poursuivant son fallacieux raisonnement, elle concluait : « Mon devoir est de me séparer immédiatement de mon mari pour tenir mes saints engagements. »

Pierre de Belley, évêque de Belley, s'efforçait de rassurer cette âme inquiète : « Ne songez plus au passé, lui écrivait-il; pour le moment, les liens sacrés du mariage vous enlèvent votre liberté; tout ce que vous pouvez, et cela je vous le permets, c'est de faire vœu de rester en l'état de viduité, si M. Le Gras quitte ce monde avant vous. »

Le 4 mai 1623, jour de sainte Monique, ce nouvel engagement était pris. Mais il était dit que Louise boirait le calice d'amertume jusqu'à la lie. Le 25 mai, jour de l'Ascension, les mêmes angoisses la reprirent; il lui vint même en esprit, à la faveur de ses troubles, des doutes sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Et ce fut du 25 mai au 4 juin un martyre sans cesse renouvelé. Enfin, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit ramena le calme dans cette conscience torturée, heureuse de retrouver la lumière et d'entrevoir un avenir consolant.

A la fin de l'année ou aux premiers jours de l'année suivante, la divine Providence la plaçait en face du prêtre appelé à décider de son avenir. Saint Vincent de Paul venait au bon moment. M. Le Gras, de plus en plus malade, devait s'éteindre pieusement le 21 décembre 1625, laissant à la charge de sa veuve un enfant de douze ans. Le saint sut trouver, pour la consoler, les paroles qu'il fallait. Il plaça le petit Michel au séminaire de Saint-Nicolas et appliqua la mère aux œuvres de piété et de charité. Celle-ci n'avait pas oublié son vœu de jeune fille et de temps en temps de nouvelles poussées vers le cloître venaient la troubler. Vincent de Paul tenait ferme. Il savait que sa dirigée aurait plus à perdre qu'à gagner dans la vie contemplative, où trop de temps lui serait laissé pour songer à elle-même. Mieux valait lui choisir une situation qui détournât le cours de ses pensées. Pour certains tempéraments — c'était son cas — la vie active est la planche de salut.

Après l'avoir laissée pendant trois ans au service des pauvres d'un quartier de Paris, Vincent de Paul élargit le cercle. Désormais elle sortira de la capitale, passera de localité en localité, de diocèse en diocèse, établira ou visitera des confréries de la Charité, enseignera la doctrine chrétienne aux enfants, formera des catéchistes. Et

le saint la suivra partout par ses lettres pour la diriger, l'encourager, la modérer. « Allez donc, Mademoiselle, lui écrivait-il un jour, allez, au nom de Notre-Seigneur. Je prie sa divine bonté qu'elle vous accompagne, qu'elle soit votre soulas en votre chemin, votre ombre contre l'ardeur du soleil, votre couvert à la pluie et au froid, votre lit mollet en votre lassitude, votre force en votre travail, et qu'enfin Il vous ramène en parfaite santé et pleine de bonnes œuvres. » Et une autre fois : « Je loue Dieu de ce que vous avez la santé pour soixante personnes au salut desquelles vous travaillez, mais je vous prie de me mander exactement si votre poumon n'est point incommodé de tant parler, ni votre tête de tant d'embarras et de bruit. »

Les Charités, établies d'abord à la campagne, pénétrèrent dans Paris. Leur fonctionnement n'y fut pas aussi facile parce que les grandes dames qui en faisaient partie n'étaient pas préparées à leur rôle de servantes des pauvres. Il fallut mettre à leur disposition des villageoises bénévoles, filles ou veuves, dégagées de tout lien de famille. Mais ici nouvelle difficulté. Ces filles des champs, transplantées dans la grande ville, avaient besoin d'être formées, soutenues, encadrées, protégées contre les dangers de la rue. De ce besoin naquit la Compagnie des Filles de la Charité, qui devait se répandre dans le monde et traverser les siècles. Louise, sa première supérieure, garda cette fonction pendant les vingt-sept dernières années de sa vie.

Sous sa direction, le jeune organisme se développa, se fortifia, s'imprégna de l'esprit qui devait l'animer. Louise veillait avec une sollicitude maternelle sur ce nouveau-né chétif et délicat comme tout être qui s'ouvre à la vie. Et ces préoccupations de chaque instant, en absorbant la plus grande partie de son temps, la détournaient momen-

tanément du besoin qu'elle avait de se tourmenter elle-même par des retours dangereux sur le passé ou par des doutes angoissants sur le présent. Saint Vincent de Paul avait trouvé le moyen, sinon de la guérir, du moins d'atténuer le mal, par son remède préféré : l'action.

En prémunissant dans une certaine mesure sa fille spirituelle contre les dangers intérieurs qui la menaçaient, il avait par surcroît donné à la Compagnie naissante la supérieure de tête et de cœur qui convenait. Quand on parle de la part de Louise en la nouvelle fondation, il faut se garder de l'exagérer, comme l'ont fait, à la suite de Mgr Baunard, beaucoup de panégyristes et certains biographes. Ce n'est pas elle qui l'a conçue; ce n'est pas elle qui en a tracé le plan ou formulé les règles. Elle n'est à proprement parler ni fondatrice ni législatrice. Gardons-nous d'enlever à saint Vincent de Paul ce qui lui appartient.

Au-dessous du saint, le rôle le plus important revenait à Louise. Un fondateur de communauté féminine doit nécessairement vivre à l'écart de ses filles. Il faut que l'une d'elles le supplée sur place et qu'elle soit vraiment digne de son choix, capable d'initiative, propre au commandement et d'une docilité parfaite à ses ordres, en un mot, qu'en elle, dans la mesure du possible, il se retrouve lui-même, sinon par la ressemblance absolue des qualités intellectuelles et morales, du moins par la conformité de la volonté, conformité rendue facile par la réciprocité de confiance et d'estime. Louise répondait parfaitement à cet idéal. Ses sentiments pour Vincent de Paul dépassaient l'estime; ils allaient jusqu'à l'admiration. Elle voyait en lui un grand saint et un grand homme d'œuvres, d'un jugement sûr et d'une clairvoyance presque infaillible. Aussi n'éprouvait-elle aucune peine à marcher dans la voie tracée par lui.

Ce grand saint était, au reste, son directeur de conscience et connaissait tout ce qu'il y avait de plus intime dans son âme. Rien de touchant comme leur mutuelle confiance. « J'ai besoin d'être menée un peu rudement », lui écrivait-elle un jour. Et le saint prêtre de répondre à cette invite : « Bien voloutiers, je vous avertirai de vos fautes et ne vous en laisserai passer pas une. » Et un autre jour : « Oh! apprêtez-vous à être bien tancée! »

Tancée, pourquoi? Pour ses appréhensions. Louise de Marillac vivait trop fréquemment dans la crainte des jugements de Dieu; elle avait les yeux fixés sur sa justice plus souvent que sur sa miséricorde. De là ce beau et juste conseil de son directeur : « Dieu est amour et veut que l'on aille par amour. » De là, cette recommandation souvent répétée, d'être « bien gaie, dans la disposition de vouloir tout ce que Dieu veut ». Un enfant est tranquille dans les bras de sa mère, parce qu'il se fie en celle qui le porte; l'inquiétude marquerait un manque de confiance. Ne sommes-nous pas comme des enfants bercés par la Providence? Laissons-nous conduire par Dieu; n'enjambons pas sur ses desseins, sachons modérer notre zèle et même honorer, quand il le faut, « le non-faire du Fils de Dieu ». Tels sont les enseignements que renferment les lettres à Louise.

Sa piété elle-même avait besoin d'être dirigée pour ne pas s'égarer dans le particularisme ou ne pas tomber dans une sorte de servitude volontaire. Vincent de Paul lui disait nettement son fait. « Quant à tous ces trente-trois actes à l'humanité sainte et aux autres, ne vous peinez pas quand vous y manquerez...; ne vous tenez point obligée à tous ces bons propos. » « Pour honorer l'état d'emprisonnement de Notre-Seigneur dans les entrailles de la Sainte Vierge et la congratuler de son bonheur durant ces neuf mois », Louise avait imaginé un petit chapelet à

trois grains, sur lequel elle récitait trois invocations : fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit. Ces pieuses inventions n'étaient pas du goût de son directeur, qui préférait le chapelet en usage dans l'Église. Il le manifestait et Louise se résignait. « J'ai un peu eu et ai un peu de douleur, lui écrivait-elle un jour, de laisser ces petites prières, dans la pensée que la Sainte Vierge désirait que je lui rendisse ce petit devoir de reconnaissance. »

Vincent de Paul ne négligeait aucune occasion de lui rappeler la simplicité dans la dévotion; il lui montrait ce que doit être la liberté des vrais enfants de Dieu, l'empêchait de multiplier ses communions aux dépens de sa santé et, pendant ses deux retraites annuelles, arrêtait le cours de ses pensées, toujours prêtes à glisser sur la pente du passé.

A une âme compliquée comme celle de Louise de Marillac, il fallait un directeur avisé, mais aussi que de consolations pour celui qui pouvait lire dans sa conscience! Dans la conférence qui suivit la mort de son admirable collaboratrice, saint Vincent déclarait à ses filles qu'il s'était demandé devant Dieu : « Qu'as-tu vu depuis trente-huit ans que tu la connais? qu'as-tu vu en elle? » Et il ajouta aussitôt : « Il m'est venu quelque petit moucheron d'imperfection, mais des péchés mortels, oh jamais! Le moindre atome de mouvement de la chair lui était insupportable. C'était une âme pure en toute chose, pure en sa jeunesse, en son mariage, en son veuvage. »

Ces moucherons d'imperfection venaient, non de tiédeur dans le service de Dieu, mais plutôt d'excès d'amour. Louise aimait tant, qu'elle souffrait toujours de ne pas aimer assez; c'est là qu'il faut chercher la cause de ses tourments intérieurs. « Son cœur était ardent et

généreux, a écrit M. l'abbé Calvet dans un livre dont on ne saurait dire trop de bien. De bonne heure elle avait aimé Dieu avec emportement. Elle recherchait avec une sorte d'impatience les occasions de souffrir pour Dieu, malgré que sa santé chancelante ne lui permît pas de se livrer sans danger aux macérations. Cette sensibilité trépidante était servie par une imagination vive, qui la transportait sans cesse hors du présent et lui donnait une sorte de fièvre religieuse. »

Le cœur resta toujours « ardent et généreux », mais la sage conduite de celle qui avait soin de son âme tempéra la « fièvre » des débuts. Au fur et à mesure que s'avançait le travail de formation, les doux reproches de Vincent de Paul se faisaient plus rares; Louise se dépouillait de ce qu'il y avait d'imperfection en elle.

A force d'approcher, d'entendre, de lire le saint prêtre, elle finit par s'assimiler son esprit et par adopter les mêmes principes d'action. Si l'on demande : quelles sont les vertus préférées de Louise, il faut répondre : celles que préférait son directeur. Si l'on ajoute : quelle est la doctrine spirituelle de Louise? répondons encore sans hésiter : c'est la doctrine spirituelle de son directeur. Son maître est devenu son modèle; elle s'est appliquée à l'imiter dans sa conduite et ses idées.

On a de Louise divers écrits pieux, la plupart réunis dans un opuscule de la collection « *L'esprit des saints* ». A ne regarder que le fonds, chaque ligne aurait pu sortir de la plume de Vincent de Paul. C'est la doctrine courante de l'Église sur Dieu, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, la Sainte Vierge, les sacrements, les fins dernières, les ennemis de notre salut, les vertus chrétiennes et reli-

(1) *Saint Vincent de Paul*, lib. Plon-Nourrit, p. 34.

gieuses. Comme dévotions, les dévotions ordinaires des fidèles. Saint Vincent lui a appris à se contenter de la nourriture spirituelle commune et à servir Dieu simplement dans les pauvres, sans chercher une nouvelle manière de le contempler ou de le vénérer.

Sous cette direction d'un saint, Louise s'est élevée à la sainteté; et quand, le 15 mars 1660, la mort la ravit à cette terre, son âme était mûre pour prendre place au milieu des saints et des anges.

Paris.

Pierre Coste.

Le P. Guilloré, S. J.

L'adoration

Chapitre II

Nos états anéantis adorent la grandeur de Dieu

Vous devez maintenant vous souvenir de ce que je vous ai marqué au commencement de ce discours, que les dragons, que les abîmes et que les tempêtes magnifiaient et adoraient Dieu à leur façon; c'est qu'en cela même nous avons trois traits fort naturels des dispositions intérieures de l'âme souffrante, dans lesquelles elle peut hautement adorer son Dieu, puisque ces états pénibles et douloureux l'adorent eux-mêmes. Les dragons, qui ne sont composés que de venin et de poison, nous représentent toutes les ordures et les impuretés naturelles de l'âme; les abîmes nous figurent les grandes pertes, le vide et le rien qui se fait quelquefois dans le fond de l'âme; et les tempêtes nous font assez comprendre les fortes tentations dont l'âme est souvent battue comme d'autant de tempêtes. Elle demeure anéantie dans cet état où il ne s'agit plus des belles opérations intérieures qui en faisaient une âme adorante, mais, tout anéantie qu'elle est et par ses impuretés volontaires qu'elle souffre et par l'abîme de ses pertes où elle est jetée et par ses tentations qui la font gémir, elle commence d'adorer Dieu d'une façon nouvelle, et de

faire, par un tour aussi nouveau, que les états intérieurs les plus horribles et les plus déplorables lui rendent un hommage, qui n'est pas moins grand que les opérations les plus élevées.

Tout ceci, Theonée, est infiniment à la consolation de votre âme, puisqu'il n'est pas d'état intérieur si misérable qui ne puisse lui servir, pour rendre à Dieu l'hommage de ses adorations, par les mêmes choses qui sembleraient la devoir rendre même indigne de ses divins yeux. Et après cela, venez-moi vous plaindre de vos misères, de vos pauvretés et de vos tentations.

Je veux donc que vous sentiez toutes les misères et les impuretés imaginables de votre nature; je n'entends pas celles qui sont volontaires, dont il n'est pas question, mais celles sous qui vous gémissez malgré vous, comme des révoltes de passions, des abattements de corps, des stupidités de tête, des impuissances à s'élever à aucun bien, un dégoût sensible de toute la piété, des infirmités chagrines et abattantes, des ténèbres et des obscurités d'esprit à ne rien comprendre, un tempérament ou sombre ou violent et difficile à traiter et universellement tout ce qui peut faire sentir l'impureté et l'humiliation de votre fond. Toutes ces misères, mon Theonée, ne vous doivent pas tant affliger que vous l'êtes souvent, puisque vous ne faites qu'en porter la peine et la confusion, mais vous en devez être un bon ménager, pour vous en élever grandement en Dieu. Oh ! qu'elles vous peuvent même être précieuses, si vous le voulez ! Il n'y a pas tant à faire que vous pourriez bien penser : Aimez-y-vous donc simplement, puisque c'est Dieu qui a jugé bon de placer votre âme au milieu de toutes ces impuretés dont elle porte en elle-même le germe et la racine. Cet amour et cet agrément, que vous aurez à reposer ainsi sur les ordures de votre fumier, vous y regardant placé de sa divine main, fera qu'elles changeront aussitôt de nature, car elles commenceront de devenir toutes précieuses par cet agrément. Et si Job autrefois de dessus son fumier et par

le pus et l'ordure de ses plaies magnifiait et adorait la grandeur et la souveraineté de son Dieu, parce qu'il demeurait volontiers comme sur ce siège de gloire où il l'avait placé, sachez, mon cher Theonée, que vous ne rendez pas de moindres hommages à la grandeur de Dieu, quand vous demeurez avec amour dans la confusion de vos misères et des impuretés de votre âme, où elle ne repose pas seulement comme Job, mais dont elle est toute pénétrée. Dites alors : Puis-je être mieux que d'être où la main de Dieu m'a mis et que de rendre un hommage d'adoration à la sainteté et à la pureté de Dieu par le sentiment, par le goût et par l'humiliation de toutes les misères et les impuretés qui me pénètrent? « Je me plais, dit saint Paul, dans mes infirmités » (II *Cor.*, XII, 10).

Il y a une seconde disposition intérieure qui n'est pas moins pénible à l'âme, à savoir quand il lui semble que tout est perdu pour elle ; c'est lorsque tous les biens spirituels lui sont ôtés, tombant ainsi dans une espèce d'abîme tel que nous l'avons remarqué être dans la nature. Hé bien ! Theonée, je veux que vous y soyez autant qu'une âme le peut être ; je veux que toutes les richesses de votre esprit soient enlevées qui en faisaient tout le soutien comme la beauté ; que toutes vos lumières soient obscurcies, que toutes vos ferveurs soient éteintes et que votre âme soit jetée dans le rien d'un profond abîme et dans la perte intérieure la plus désolante qui se puisse imaginer. Quoi ! Theonée, ne faut-il pas que vous disiez que vous êtes trop heureusement perdu, puisque c'est Dieu lui-même qui vous a jeté dans l'abîme de cette perte ; sa main qui avait versé dans votre âme les biens qui l'enrichissaient, la même les ayant retirés. Oh ! que cette pauvreté et ce grand vide rend d'honneur et d'adoration à la grandeur de Dieu, comme disant : Il n'y a que vous, ô le Dieu grand ! qui soyez ; c'est ce que vous confesse l'abîme des pertes et du rien où mon âme est réduite et, de cette profondeur infinie, je vous adore comme le seul Être qui en mérite le nom. Faites-lui donc volontiers

ce sacrifice beaucoup plus odoriférant que tous les autres que vous lui pourriez présenter. L'on fait quantité de différents sacrifices pour parvenir à la sainteté ; mais ici, c'est en quelque manière la sainteté même qui est sacrifiée, en ce que, tous ses biens divins et intérieurs qui contribuent à la sanctification de l'âme lui étant ôtés, elle entre dans les desseins de Dieu et en fait une oblation volontaire et se sacrifie jusqu'à n'avoir rien de beau et de saint devant ses yeux. Elle pense que tout le reste qui peut être offert à Dieu est d'une nature trop basse, mais que, pour lui rendre quelque chose digne de sa grandeur, il lui faut sacrifier des biens qui soient d'un ordre tout spirituel, et c'est pour cela que le rien et la perte de toutes les richesses spirituelles lui sont si agréables, parce que par cet abaissement aussi profond que l'est son abîme elle adore son Dieu d'aussi loin qu'elle est capable d'être perdue et abîmée.

Le troisième état anéanti dans lequel l'âme adore Dieu et qui nous est figuré par les tempêtes sont les tentations où, étant épouvantablement abaissée, elle adore Dieu par l'impression de cet état. Représentez-vous donc, Theonée, toutes les tentations les plus horribles dont votre âme et votre corps peuvent être pénétrés et les portez aux plus grandes extrémités que votre esprit se peut imaginer. Oh! que tout cela est bon, étant aimé à la façon que Dieu s'y complaît ! Et que cet état anéanti lui rend d'adoration ! Ne dites pas que cette disposition est horrible, vous seriez un téméraire, car vous ne devez pas appeler immonde ce que Dieu sanctifie par ses permissions toutes saintes : « Ce que Dieu a déclaré pur, ne l'appelez point profane » (*Actes*, x, 15). Saint Pierre mangea enfin et dévora les insectes qui lui furent présentés, parce que Dieu les avait purifiés. N'en faites pas moins à l'égard de vos tentations, qui sont l'effet des permissions de Dieu et qui, par là, ne vous sont pas moins avantageuses qu'elles sont adorables. L'on voit assez d'adorateurs de ses volontés, et l'homme est assez porté de sa nature à lui rendre ce devoir comme

l'effet d'une inclination qui est née avec lui à l'égard de son principe; mais prenez garde qu'il se voit très peu d'adorateurs de ses permissions : elles ont pour objet le péché, cet objet est digne de toute la haine et il n'en peut revenir à l'âme aucune sanctification. Mais dans Dieu la permission de ce péché est adorable comme Dieu même, et c'est cette permission, remarquez-le bien, Theonée, que toute âme doit profondément adorer, se perdant dans les desseins incompréhensibles de Dieu qui permet quelquefois des chutes effroyables dans les personnes les plus saintes, bien loin de se révolter en insolente et de demander avec blasphème, comme il arrive à des âmes superbes, pourquoi il a permis qu'elle soit tombée si misérablement.

Ses permissions ont encore pour objet les tentations, mais cet objet est sanctifié par la permission de Dieu, et cette permission mérite et demande nos adorations, en sorte que, Theonée, l'état de vos tentations étant aimé comme Dieu l'aime, il rend lui-même un hommage de reconnaissance et d'adoration aux permissions divines. Soyez donc de ces adorateurs et, sans vous plaindre jamais de vos tentations, pensez encore qu'elles sont elles-mêmes en quelque manière adorables, puisqu'elles sont purifiées et sanctifiées par les permissions d'un Dieu. Vous n'aurez garde de vous en tourmenter, mais vous en ferez même votre gloire, leur impureté changeant si heureusement de nature, et par la permission de Dieu, et par l'humble agrément que vous en faites.

Il faut donc conclure que, plus une âme est pleine et pénétrée de ses misères et de ses impuretés involontaires, que, plus elle est dans le grand vide, dans les pertes et dans l'extrême pauvreté, que, plus elle est plongée dans l'horreur de toutes les tentations, plus aussi elle est anéantie, et que, de cet anéantissement et de cet abaissement, elle en rend aussi à Dieu des adorations plus profondes. Et après cela, Theonée, soyez assez lâche et d'un cœur assez petit pour craindre dérèglement d'être tentée,

d'être pauvre et perdue, et de sentir l'impureté de vos misères.

Il faut encore conclure que ces états anéantis, après avoir été une fois humblement acceptés, adorent d'eux-mêmes Dieu, sans qu'il soit besoin que vous en formiez des actes particuliers; tout comme nous avons dit que les dragons, les abîmes et les tempêtes lui rendaient cet hommage et le magnifiaient, parce qu'ils ne sortent pas de l'état de ses volontés.

En vérité, il est donc bien doux, il est bien grand et glorieux, mon Theonée, infiniment plus que vous ne pensiez, prenant la chose sous les regards que je viens d'expliquer, de se voir pénétré de toutes ses misères, d'être dans les pertes de son âme les plus désolantes et d'être battu des tentations les plus furieuses.

L'action de grâces au Cœur eucharistique

en la clôture du Jubilé

« *In finem dilexit eos.* » (Jean, XIII, 1.)

On a appris avec joie, ces derniers jours, que S. S. Pie XI a daigné accueillir avec un intérêt particulier la proposition, faite par le comité italien des Congrès eucharistiques, de célébrer la clôture du Jubilé de la Rédemption par une fervente action de grâces pour le don ineffable que Notre-Seigneur nous a accordé, en instituant l'Eucharistie et le Sacerdoce.

Pour nous préparer à cette action de grâces, pensons dans le recueillement, près du tabernacle, à l'amour immense qui a porté Notre-Seigneur à se donner ainsi lui-même si profondément à nous. La plus nécessaire et la plus fructueuse des connaissances est celle de l'amour du Seigneur pour nous.

Cet amour qui exista d'emblée en sa plénitude dans la volonté divine du Sauveur, puis dans sa volonté humaine, dans son Cœur, se manifesta successivement dans le temps. C'est par lui que Jésus nous *a promis* d'abord l'Eucharistie, et qu'ensuite il nous *l'a donnée*, instituant aussi le sacerdoce. C'est par lui qu'il *la renouvelle* tous

les jours *au sacrifice de la Messe*. C'est par lui qu'il veut rester parmi nous, en assurant *la continuité de sa présence réelle*. C'est par lui enfin qu'il veut se donner toujours plus intimement à nous dans la *communion quotidienne*, jusqu'à la dernière que nous espérons faire avant de mourir.

Tous ces actes de générosité divine dérivent d'un même amour et sont tous ordonnés à notre sanctification progressive. Ils méritent certes une action de grâces spéciale, surtout en cette année sainte. C'est le sens vrai de la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus, appelé eucharistique parce qu'il nous a donné l'Eucharistie et nous la redonne incessamment. Comme on dit que l'air est sain lorsqu'il rend ou entretient la santé, le Cœur du Sauveur est appelé eucharistique parce qu'il nous a donné le plus grand des sacrements, où il est lui-même réellement et substantiellement, comme foyer de grâces toujours nouvelles.

*
* *

Les paroles de la promesse de l'Eucharistie rapportées en saint Jean (VI, 26-59) nous montrent mieux que toute autre ce que doit être l'influence vivifiante du Sauveur sur nous et comment nous devons la recevoir : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure point. *Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement...* Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. »

*
* *

La portée de cette promesse nous est montrée par les paroles de l'institution de l'Eucharistie rapportées en saint Matthieu (XXVI, 26-29), et presque dans les mêmes termes en saint Marc, saint Luc et dans la I^re^ Épître aux Corin-

thiens (XI, 23) : « Pendant la Cène, dit saint Matthieu, Jésus prit le pain, et, ayant prononcé une bénédiction, il le rompit et le donna en disant : *Prenez et mangez : ceci est mon corps.* Il prit ensuite la coupe, et, ayant rendu grâces, il la donna en disant : *Buvez-en tous : car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, répandu pour un grand nombre en rémission des péchés.* »

Les paroles de la promesse s'éclairaient. Et au même instant Jésus instituait le Sacerdoce pour perpétuer de façon sacramentelle, par l'Eucharistie, le sacrifice de la Croix jusqu'à la fin des temps. Il dit en effet, comme il est rapporté en saint Luc (XII, 19) et en saint Paul (I Cor., XI, 24-25) : « *Faites ceci en mémoire de moi.* » Les Apôtres reçurent alors le pouvoir de consacrer, d'offrir le sacrifice eucharistique, qui perpétue en substance celui de la Croix, pour nous en appliquer les fruits, les mérites et la satisfaction, jusqu'à la fin du monde.

A la Messe, le prêtre principal est Notre-Seigneur, qui continue de s'offrir lui-même sacramentellement. « Le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous », dit saint Paul (Hebr., VII, 25). Il le fait surtout au saint sacrifice, qui a ainsi une valeur infinie, à raison du prêtre principal et de la victime offerte, du précieux sang, sacramentellement répandu.

Le Sauveur, rendu ainsi présent parmi nous, offre en même temps à son Père nos adorations, nos supplications, nos réparations, nos actions de grâces, tous les actes salutaires de son corps mystique.

***

L'amour du Christ ne nous a pas donné une seule fois l'Eucharistie, *il nous la redonne tous les jours.* Il aurait pu vouloir que la Messe fût célébrée seulement une ou deux fois par an, en certains sanctuaires, où l'on serait venu de très loin. C'est, au contraire, incessamment, à chaque minute du jour, que la Messe et de nombreuses

messes sont célébrées à la surface de la terre, à l'heure où le soleil se lève. Ainsi Jésus vient constamment accorder à son Église les grâces dont elle a besoin. La Messe fut un foyer de grâces toujours nouvelles dans les catacombes, plus tard pendant les grandes invasions des Barbares, aux siècles de fer du moyen âge; elle l'est toujours aujourd'hui pour nous donner la force de résister aux grands périls qui nous menacent.

De plus, quotidiennement le Christ Jésus revient réellement et substantiellement parmi nous, non seulement pour une heure, pendant la célébration du saint sacrifice, mais *pour rester constamment* avec nous au tabernacle, pour y être « le compagnon de notre exil, patient à nous attendre, pressé de nous exaucer », pour y offrir incessamment à son Père une adoration d'une valeur infinie.

Enfin *la communion* est la consommation du don de soi. La bonté est essentiellement communicative, elle se donne pour nous vivifier. Cela est vrai surtout de la bonté rayonnante de Dieu et de son Christ. Le Sauveur nous dit à la sainte communion, comme à saint Augustin : « Je suis le pain des forts, mais tu ne me changeras pas en toi, comme la nourriture de ta chair; c'est toi qui seras changé en moi. » Celui qui communie vraiment au Christ Jésus lui est de plus en plus incorporé, en vivant toujours plus intimement de sa pensée, de son amour.

Chacune de nos communions devrait être substantiellement plus fervente et plus fructueuse que la précédente, car chacune doit, non pas seulement conserver, mais *augmenter* en nous la charité, et nous disposer ainsi à recevoir Notre-Seigneur le lendemain avec une ferveur de volonté, non seulement égale, mais supérieure, quoi qu'il en soit d'ailleurs de la ferveur sensible qui est accidentelle. Il devrait y avoir là comme une marche accélérée vers Dieu, qui rappelle l'accélération de la gravitation des corps vers le centre qui les attire. Comme la pierre tombe d'autant plus vite qu'elle se rapproche de la terre qui l'attire, les âmes devraient marcher d'autant plus vite

vers Dieu, qu'elles se rapprochent de lui et sont plus attirées par lui.

***

Telle est la générosité de cet amour, qui a porté Jésus à se donner ainsi à nous, et qui le porte toujours à se donner plus intimement, jusqu'à la dernière communion, qui est le viatique pour le passage à l'éternité.

Cet amour du Sauveur pour nous demande certes une action de grâces spéciale, surtout en ce jubilé de la Rédemption. Nous devons donc répondre avec une grande ferveur au désir du Pasteur suprême, qui a voulu célébrer la clôture de cette année sainte par ces belles fêtes d'action de grâces, qui nous permettront de mieux comprendre l'amour du Sauveur pour nous et d'en vivre plus profondément.

Rome. Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

La Médaille miraculeuse

J'ai esquissé, dans un précédent article (1), comme j'ai pu, les traits de Sœur Catherine, dit sa simplicité, son amour envers Notre-Dame, raconté les apparitions qui aboutirent enfin à la création de la Médaille célèbre.

On sait que la diffusion en fut extraordinaire et qu'elle commença de bonne heure. Moins tôt cependant que le désirait Sœur Catherine, pressée, on l'imagine, d'accomplir l'ordre de la Vierge. Dès la première apparition (celle de juillet), quand Elle lui annonce, sans préciser, une « mission », la Vierge l'en avertit : « Vous aurez bien de la peine, mais vous vous surmonterez en pensant que vous le faites pour la gloire Dieu » (Récit de la Bienheureuse). Elle lui ordonne en même temps de se confier « à celui qui est chargé de la conduire ».

Sœur Catherine donc raconte bonnement — avec la « simplicité » qu'a recommandée Marie — chacune de ses apparitions, en grand détail, à son confesseur, M. Aladel. Naturellement M. Aladel ne la croit pas d'abord, — c'est sagesse et c'est son devoir; il regarde ces belles choses « comme un pur effet de son imagination ».

C'est une intéressante figure que ce M. Aladel. Sa mémoire a gagné à la diffusion de la médaille et au procès de béatification : écrivains, enquêteurs, juges des tribunaux romains ont examiné son caractère et il en est sorti à son avantage. Un saint homme, voilà qui n'est pas douteux, un digne prêtre de la Mission, et un homme remarquable, instruit, d'intelligence claire et profonde. Il n'a que trente ans au moment des apparitions (en 1830, et sa dirigée en a 26), mais il possède déjà sa double réputation de vertu et de science prudente. On le consulte de toutes parts. M. Crapez (2) note que Jules Simon, normalien, vient en 1834 demander le secours de ses lumières. « Il passait pour ce que l'Évangile appelle

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, janvier 1934, pp. 33-57.
(2) *Op. cit.*, p. 153.

un pêcheur d'âmes. Il me reçut avec gravité et bonté. » Il est très fâcheux que cet important et solennel personnage ne l'ait pas visité davantage et n'ait pas profité de la leçon. Il y aurait gagné une philosophie plus consistante, moins pâle, moins sèche, moins vague, moins à l'eau de rose (si ces métaphores se peuvent coudoyer); on l'aurait vu surtout moins engoncé, plus souriant, plus vivant.

Donc M. Aladel se montre distant et froid. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'estimait pas la vertu simple et franche de sa pénitente... Il y a aussi dans la vie de sainte Thérèse de Lisieux un terrible chanoine Révérony, qui surveillait la trop jeune candidate au Carmel et se plaisait à mettre sereinement des bâtons dans les roues. D'ailleurs c'était un bon homme aussi que ce M. Révérony et qui appréciait sa victime; seulement il faisait son métier.

M. Aladel fut apparemment moins dur. Mais enfin il ne pouvait céder du premier coup. S'il fait, comme M. Révérony, son métier, Catherine fait le sien en revenant à la charge. Elle se voit obligée enfin de lui dire que la Sainte Vierge trouve le temps long...

Quelques semaines après, il a occasion de voir l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen; sans dessein prémédité, croit-on, il lui raconte les visions de sa pénitente. Mais, dit l'Archevêque en substance, voilà qui ne manque pas d'intérêt; en tous cas, c'est très bien, cette médaille; elle est parfaitement orthodoxe; elle ne peut que favoriser la piété, contribuer à la gloire de Marie; faites-la frapper, vous me donnerez un des premiers exemplaires.

Voilà M. Aladel transformé. Après tout l'hésitation n'avait duré qu'un an... Un an seulement d'obstacles, un an d'attente pour une si grande chose. C'est bien peu, et un tel début semble rare en pareille occurrence. Il fallait décidément que la Vierge fût pressée pour hâter, « brusquer » ainsi les événements.

Mgr de Quélen a là aussi sa belle part d'honneur. On ne doute pas que la Vierge l'ait choisi, lui-même, comme serviteur de ses volontés. C'était un de ses amis, fort dévot à son égard et qu'on verra, jusqu'à la fin de sa vie, s'employer en faveur de l'Immaculée Conception. Il n'est pas étonnant qu'il ait manifesté une constante sympathie pour la médaille qui propage si heureusement cette dévotion.

On n'a pas la place d'en donner ici les preuves, mais il est sûr qu'il tient une belle place dans l'histoire de la Médaille et dans la « préparation » de la définition dogmatique.

*
* *

Pour la Médaille l'agent d'exécution est M. Aladel. Son entente avec Sœur Catherine est maintenant parfaite et, d'après les rares vestiges qu'on peut saisir de leurs entretiens, on constate, de l'un à l'autre, cette bonhomie, cette franchise souriante et, il faut y revenir toujours, cette simplicité lumineuse de la part de la dirigée, cette confiance hardie et cette respectueuse familiarité que l'histoire chrétienne, à tous les siècles, nous fait voir entre de saintes âmes — jolies fleurs d'un christianisme porté avec aisance. Dans l'apparition de juillet, la Vierge a dit à Catherine « comment elle devait se conduire envers son directeur ». Elle ne lui a certainement pas conseillé la raideur.

L'entretien avec Mgr de Quélen doit se placer en octobre ou novembre 1831. Mais d'autres soucis, comme il l'a expliqué lui-même, retardent encore M. Aladel : « Les ravages du choléra-morbus ayant multiplié les fonctions de mon ministère... » (*Notice*). De sorte qu'on ne frappe la Médaille qu'en juin 1832.

Mais alors tout marche avec une rapidité, une facilité merveilleuses. C'est un de ces cas, fréquents sans doute (il en est d'autres tout opposés : rien d'uniforme en ces agissements divins) où la Providence, ayant élu son instrument, car il en faut un (il faut, si l'on ose dire, sauver les apparences), ne s'en sert véritablement que comme d'un instrument ou d'un prétexte. Elle laisse, certes, son agent se démener, peiner même, acquérir des mérites, mais visiblement elle fait à peu près tout d'elle-même; le résultat dépasse infiniment le travail et (qu'on excuse la comparaison) l'agent, tout comme l'apprenti-sorcier, reste ébahi devant cette inondation prodigieuse, croissant de minute en minute, qu'un simple geste de sa faiblesse a déchaînée.

Une inondation, en effet. Sur la propagation de la Médaille durant les premières années, nous sommes renseignés fort exactement par l'enquête canonique de 1836, où on interroge le principal fabricant; on n'est pas loin, alors, de 20 millions...

***

Voilà qui est extraordinaire. Non moins extraordinaires et abondantes, les grâces obtenues, selon la promesse de la Vierge. Ce sont des guérisons nombreuses, des *conversions* surprenantes. On en connaît de fort beaux exemples (l'enquête retiendra quelques cas frappants, qui sont examinés avec soin). Bien entendu, on ignore la plupart, mais M. Aladel assure qu'il en sait un bon nombre. On en a le témoignage dans le nom même de *miraculeuse* donné à la Médaille, comme spontanément, dès les premiers temps. Qui a trouvé l'épithète? On ne sait. Mais, née certainement dès 1833, elle se répand aussitôt, correspondant fort exactement à la gratitude du peuple chrétien. Elle est en usage au début dès 1834 et elle ne tarde guère à tout envahir (1).

La conversion la plus fameuse et qui accrut beaucoup la popularité de la Médaille, c'est celle d'Alphonse Ratisbonne, plus tard célèbre sous le nom de P. Ratisbonne. On sait que ce jeune Israélite d'Alsace, « riche, beau, instruit, considéré », pour parler comme Mgr Baunard, et d'ailleurs « entêté, passionné, fanatique de judaïsme », avait accepté, par complaisance pour un ami, de porter la Médaille. Un jour, le 20 janvier 1842, il entre, d'aventure, dans l'église Saint-Andrea delle Fratte; bientôt la Vierge même de la Médaille lui apparaît, au milieu d'une grande lumière où disparaît à ses yeux toute l'église. Il est sur-le-champ transformé. On baptise, dix jours plus tard, celui qui, une demi-heure avant l'apparition, méconnaissait la religion de Jésus-Christ. Grégoire XVI le reçoit en audience et lui montre dans sa chambre un tableau représentant la Vierge de la Médaille « qu'il révérait avec une tendre dévotion ». Mais je n'ai pas besoin d'insister. Les détails de cette conversion fameuse, souvent rapportés, sont assez connus. Le résultat immédiat, et il était d'importance, fut l'enquête, le procès rigoureuse-

(1) M. Misermont a consacré quelques pages (*L'âme de la B^e^ Catherine Labouré*, pp. 253 ssq.) à ce nom de *miraculeuse*. Pendant l'enquête de 1836, M. Aladel dépose que les grâces obtenues sont si nombreuses « que le peuple n'appelait plus la médaille que *la Médaille miraculeuse* ».

ment canonique, instauré par le cardinal Patrizi (qui avait lui-même baptisé Ratisbonne); la sentence, formulée quelques mois plus tard (3 juin 1842), concluait à la réalité du miracle. Première intervention de Rome. L'effet en fut immense.

***

Première intervention de Rome et qui ouvre une série. On ne peut énumérer ici les privilèges concédés à diverses reprises. Mais il faut rappeler une date importante : la création d'une fête spéciale de la Médaille Miraculeuse (« Fête de la Manifestation de la Vierge Immaculée, dite de la Sainte Médaille ») (1) demandée par le Supérieur général des Prêtres de la Mission et accordée par Léon XIII, le 23 juillet 1894. La conversion d'Alphonse Ratisbonne (citée dans la 5e leçon de Matines au nouvel Office) avait sans doute influé sur cette décision favorable, comme on le voit par certaines paroles du cardinal Aloisi Masella, préfet de la Congrégation des Rites et par conséquent chargé d'examiner l'opportunité de la fête. Par ricochet cette conversion célèbre allait déclencher un autre événement, capital. Le Préfet des Rites avait étudié avec soin les documents qui lui avaient été soumis et, fort intéressé, il avait, pour son plaisir..., élargi la question. Fouillant ses dossiers, il découvre l'héroïque vertu, si bien cachée, de Sœur Catherine; il s'enthousiasme (mais oui, un Préfet des Rites peut s'enthousiasmer, comme un autre et, plus rarement, le laisser voir) et c'est lui qui invite la Congrégation de la Voyante à préparer sa béatification. Recevant en 1895 la Supérieure générale des Filles de la Charité, il lui demande tout de go quand on va introduire la cause de Sœur Catherine. Elle est prise de court. Au vrai, on n'y avait pas songé... On imitait, comme naturellement, l'humilité de la bonne religieuse qui avait tant fait pour passer inaperçue, qui n'y avait réussi qu'à demi, mais assez pour qu'on l'oubliât un peu en fêtant la Médaille... Comme la supérieure se dérobe, ne sachant que dire, le cardinal reprend son ton bourru : « Mais comment? c'est une religieuse d'une

(1) *Festum sub titulo Manifestationis Immaculatae Virginis Mariae a Sacro Numismate.*

éminente sainteté; si vous ne le faites pas vous-même, je le ferai, moi. » Il n'y avait qu'à s'incliner devant une si franche invitation. La cause fut introduite en 1907, sous Pie X, et on sait comment elle vient d'aboutir après une assez longue interruption (1912-1927) due à quelques circonstances extérieures.

***

Pendant cette marche triomphale de la Médaille, une seule chose tourmente sœur Catherine et la tourmentera, nous l'avons vu, jusqu'à la fin : cet autel et cette statue de la Vierge au Globe que veut Marie et dont l'absence « fait le martyre de sa vie ». Voilà bien l'une de ces peines et contradictions que lui a généreusement promises la Sainte Vierge... La Médaille marche à merveille, cela va tout seul. Il faut compenser cela et qu'il y ait des épines sur le chemin de l'autre mission. Au surplus la Vierge n'oublie pas, comme elle en use avec ses meilleurs amis, de lui envoyer de temps en temps quelques ennuis supplémentaires, quelques ennuis de luxe. Comme elle s'est foulé le poignet un 8 décembre, ou plutôt la veille de la fête, et que, malgré ses efforts, on s'en aperçoit, elle observe en souriant que généralement la Sainte Vierge lui fait des cadeaux de ce genre pour marquer sa fête. Cadeaux chers aux saints : « Voilà ce que vous offrez à vos amis, dit (ou à peu près) l'admirable et mystérieuse « Marie Christine » à Notre-Seigneur; comment voulez-vous qu'ils soient fort nombreux... » Mais ceux qui l'aiment malgré cela, ou à cause de cela, l'aiment solidement.

***

Sœur Catherine, avec des choses qui paraissent la concerner spécialement et « qu'elle ne doit pas dire », a reçu d'autres communications qui regardent sa famille spirituelle. « Missions » accessoires en quelque sorte, fort importantes en vérité, mais où elle n'agira point directement.

Les quelques réformes, désirées par la Vierge, ont d'ailleurs merveilleusement accru le rayonnement des Fils et des Filles de Monsieur Vincent. C'est un bienfait de Sœur Catherine et qui n'intéresse plus seulement ses sœurs en religion, mais tous les chrétiens, — les Français surtout (fussent-ils

incroyants), de tradition fort attachés à l'admirable société : qui ne vénère son vif, alerte, joyeux dévouement, son héroïsme souriant et joli, marqué lui-même d'un air de France? Je ne crois pas que personne — sinon un malheureux, un lâche — ose jamais déprécier la modeste robe bleue, qui balaie le seuil des pauvres et des malades, et la populaire cornette. Peuple, ou, de riche, s'étant faite peuple, selon l'appel de saint Vincent, la religieuse en bure est notre suprême noblesse : la fleur exquise du peuple de France (1). Tous ceux — ah! c'est une troupe... — qui ont souffert et qu'a soulagés une fille de la Charité doivent quelque gratitude à Sœur Catherine — et nous aussi, pour eux. L'humble Voyante est enfin chargée d'inciter M. Aladel à fonder « une confrérie d'Enfants de Marie, où la Sainte Vierge accordera beaucoup de grâces (2) »... Je ne puis insister ici sur cette institution qui a fait tant de bien. On ne la confondra pas, d'ailleurs, avec les réunions, toutes privées, d' « Enfants de Marie » (sans autre épithète) qui se voient dans presque toutes les paroisses. Celles de Catherine, — groupes appartenant à une Association canonique, — sont spécifiquement « les Enfants de Marie Immaculée et de la Médaille Miraculeuse ».

Cette « carrière de Voyante » est d'une remarquable unité. Là encore Sœur Catherine travaille pour l'Immaculée Conception et pour en propager la dévotion.

(1) Et, on le sait, qui n'a jamais froid aux yeux, aussi capable de remettre à sa place qui le mérite (c'est quelquefois nécessaire, — fût-on un saint, — et, selon les cas, gentiment ou sèchement) que de s'exposer tranquillement au danger. Pendant la Commune, on cherche à la maison de Reuilly, où se trouve Sœur Catherine, deux malheureux gendarmes malades que les Sœurs ont abrités. La Sœur Dufès est « invitée » à les livrer. « Jamais de la vie! » Quelle injure de lui demander pareille chose! On va l'arrêter. Quarante religieuses s'empressent autour d'elle : « Nous aussi... » On a beau être communard, un fils de Paris ne peut vraiment... « Bah! dit le chef, laissons-les; que voulez-vous que je fasse de ces hirondelles effarouchées. » Hirondelles peut-être, mais effarouchées, ce n'est pas dans leurs habitudes.

(2) Catherine dit au même endroit (mais ce n'est qu'une prédiction, non une *mission*) : « Le mois de saint Joseph se fera aussi : il y aura beaucoup de dévotion; elle est grande, la protection de saint Joseph. Il y aura beaucoup de dévotion au Sacré-Cœur. »

***

Ainsi, la Médaille lancée, prenant son vol, pétales de cuivre et d'argent, dans l'univers chrétien, elle demeure en repos (sauf cette épine de la Vierge au Globe), elle n'est plus qu'une humble Fille de la Charité, parmi les moins connues, les moins bruyantes. La série des grandes visions est close. La Vierge le lui a dit et qu'elle lui parlerait seulement, invisible, dans l'oraison. La période illustre est achevée.

Avant la fin même des apparitions, comme on l'a vu, elle est assignée, son noviciat étant achevé, à la maison de Reuilly. Elle y restera jusqu'à sa mort, quelque 46 ans, et sans lustre aucun. La lingerie, la cuisine (on dit qu'elle en prenait grand soin, et que, fort indifférente pour elle-même à la qualité de la nourriture, elle veillait à servir aux autres des choses honnêtes et bien mijotées : moins indifférent qu'une sainte à ces vanités de bouche, voilà qui me plaît, qui est de bonne tradition française, digne d'un grand pays culinaire)... Le service des vieillards, la basse-cour (on a gardé le souvenir de sa comptabilité : une minutie incroyable, une honnêteté presque exagérée; ces gros carnets de comptes ont dû, à cette bonne fille qui ne savait pas plus l'arithmétique que moi, lui donner bien de la peine; comme je l'admire), la conciergerie, voilà ses emplois successifs ou simultanés. Elle reste dans le rang — quarante-six ans... Aucun avancement au choix ou à l'ancienneté. Par force, elle doit quelque temps occuper une fonction un peu plus en vedette : la supérieure de Reuilly, trop surmenée pour s'occuper des détails concernant Enghien, demande à son âge et à son expérience de l'y remplacer, au moins pour les petites choses, comme assistante, *sans d'ailleurs en avoir le titre* (ce qui ne pouvait qu'enchanter la brave fille). Il arrivait qu'on la jugeât quelque peu simplette, ignorante, villageoise et que de légères plaisanteries... Sa dernière supérieure, Sœur Dufès (celle qui recevra la fameuse confidence sur la Vierge au Globe, en 1876), bien qu'elle l'estimât et l'aimât (c'est elle qui l'avait nommée assistante sans titre), se sentait, a-t-elle avoué, portée malgré elle (par la Providence, il va de soi) à l'humilier, à la rebuter sans motif (c'est aussi une

fonction des supérieurs, destinés à éprouver les saints) (1). La bonne Catherine ne disait mot et s'inclinait. Mieux encore, après une rebuffade, elle s'ingéniait, usant de prétextes quasi enfantins, à montrer à la supérieure son respect, son affection, à lui prouver qu'elle ne lui en voulait pas du tout. Politesse suprême, jolie délicatesse des saints... qui dépassent de loin ce que le monde invente de plus aimable et de plus raffiné.

Sans doute, on pouvait ne pas admirer sa vertu, mais elle était si simple, si unie, si quotidienne, et cet « héroïsme », indispensable à gagner l'auréole et à devenir « bienheureuse », si peu éclatant, si bien enrobé de choses menues et grises...

Son humilité a été, jusqu'à sa mort, bien protégée.

Pour la mieux protéger, nous a-t-on raconté, la Vierge frappe sa Voyante d'amnésies temporaires qui surgissent quand le « secret » court quelque danger d'être dévoilé. On en connaît trois cas. Le plus important se place au moment de l'enquête. Après avoir fait connaître sa volonté de rester inconnue, M. Aladel (première séance) ajoute : « Maintenant elle ne se rappelle presque aucune circonstance de sa vision et par conséquent toute tentative pour obtenir des renseignements serait complètement inutile. » On suppose que le promoteur diocésain, M. Quentin, a interprété cette mystérieuse absence de mémoire — sitôt après les événements, chez une femme en pleine jeunesse — comme le devait faire constamment, plus tard, sa famille spirituelle.

Le même phénomène était advenu l'année précédente, quand M. Aladel s'occupait de faire peindre par Lecerf le tableau qu'on a dit, figurant l'apparition de la Médaille. Le peintre demande à M. Aladel quelle est la couleur du manteau

(1) Au procès de béatification, une religieuse a rapporté quelques-uns de ces épisodes dont elle fut témoin. On est heureux de voir que Sœur Catherine n'était pas insensible... Elle devait lutter contre le désir de se justifier : « D'un mot, elle pouvait montrer qu'elle n'était pas coupable. » Elle n'en faisait rien. Mais elle souffrait : « Ses lèvres remuaient comme près de s'ouvrir. » La religieuse, « impressionnée » de ce spectacle, ose demander à Sœur Dufès « comment elle pouvait traiter une Sœur aussi vénérable » : « — Laissez-moi faire (répond l'autre « d'une manière très ferme »), je me sens poussée. »

de la Vierge. Embarras du directeur. Il écrit à Sœur Catherine, mais avec une prudence qu'on admirera : il ne veut pas, nous dit-on, avoir l'air d'attacher trop d'importance à un détail, il la prie seulement de lui redire quel était l'aspect de la Vierge. A cette lettre apparemment ingénue, écrite « comme par hasard », la bonne Sœur répond avec une moins feinte ingénuité : « Pour le moment, mon Père, il me serait impossible de me souvenir de tout ce que j'ai vu, une seule particularité me reste : c'est que le voile de la Sainte Vierge était blanc aurore. » C'était justement le seul trait dont on eût besoin. Coïncidence qui ne laissa pas de frapper M. Aladel (1).

Amnésies temporaires et providentielles, nous expliquet-on : en 1841, Sœur Catherine pourra écrire les récits détaillés que l'on sait.

Un autre exemple en paraît plus tard. M. Étienne (nommé supérieur en 1843) avait quelques soupçons (les dates, les registres des novices, l'état des Sœurs présentes à Paris l'y autorisaient). Sans faire appel à son autorité, dans une conversation qui ne semblait point préméditée, il essaye de faire parler Sœur Catherine. Peine perdue : « elle ne se souvenait plus de rien (2) ».

En tous cas, ce n'était pas Catherine seulement, c'était la Vierge qui désirait cette bienfaisante obscurité.

***

Une lueur brève et triomphale la déchire à sa mort.

Elle meurt en son hospice d'Enghien, le 31 décembre 1876, ayant prédit qu'elle ne verrait pas l'année suivante.

Aussitôt on accourt, « d'une manière inexplicable », pour voir et, par anticipation... vénérer le corps de cette modeste religieuse qui avait fait si peu de bruit. (Mais déjà le « secret » avait commencé de se dévoiler : on murmurait qu'elle était la Voyante de la Médaille.) Ses compagnes semblaient apercevoir tout d'un coup sa sainteté : elles ne pouvaient arriver à prier pour elle, comme elles ne pouvaient être tristes. Une

(1) Ceci d'après M. Misermont : *L'âme de la B^ne^ C. Labouré*, pp. 214-215.

(2) D'après Chevalier, *La Médaille Miraculeuse* (2^e^ éd., 1878), que cite M. Misermont (*Ibid.*, p. 217).

joie, une lumière entourent ce cadavre, déposé dans une annexe de la chapelle (à Enghien) et dormant au milieu des fleurs. On remarquait le front, dépouillé de ses rides, brillant, semblait-il, comme de l'albâtre, et on pensait que ce front, qui avait reposé sur les genoux de la Vierge, dans la fameuse nuit de juillet, ne pouvait avoir un autre aspect. Pendant deux jours, une foule avide fit toucher au corps saint des médailles miraculeuses, des chapelets, des montres même, dit-on...

On ne peut, songeaient les Sœurs de Reuilly, porter ces restes précieux au cimetière; « ce corps n'est pas comme les autres »; la Vierge ne serait pas contente; gardons-le... Grosse difficulté... La supérieure approuve. Mais il y a les règlements de police. On s'adresse à la Maréchale de Mac-Mahon, femme du président, amie de la maison, et qui intervient avec joie. L'autorisation donnée, on ne sait trop où placer le corps. En sonnant le réveil, à 4 heures du matin, Sœur Dufès entend une voix, « intérieure ou extérieure, je ne saurais dire », qui lui indique le caveau placé sous la chapelle de Reuilly. C'était un petit caveau oublié, inutilisé. L'autorité le trouve convenable. Tout s'arrange (1).

Les funérailles, qui eurent lieu le 3 janvier, furent suivies par une foule énorme. Le cortège devait traverser le jardin pour se rendre à la chapelle de Reuilly et au caveau. Point de corbillard (la Bienheureuse avait annoncé qu'on n'en aurait besoin) : le cercueil était porté par des hommes. Presque aussitôt le cortège funéraire prend l'allure d'une procession. La joie continue de flotter. Elle est irrésistible. Spontanément, sans s'être consultés, au milieu du jardin, les Enfants de Marie, insoucieuses de toute liturgie, se mettent à chanter les *litanies* de Lorette, l'*Ave maris Stella*, le *Magnificat*... C'est bien une procession de la Sainte Vierge. Et au moment où le corps va s'enfoncer dans le caveau, un dernier hommage l'enveloppe qui est le chant de l'invocation fameuse,

(1) Le corps est demeuré jusqu'à l'année de la béatification dans ce caveau, où tant de chrétiens sont venus prier. C'est là qu'on l'a exhumé, selon les exigences canoniques, en 1933 (21-22 mars); il était en parfait état de conservation. On y préleva les reliques nécessaires. Le corps (sans le cœur) est maintenant dans la chapelle de la rue du Bac.

grâce à elle partout répandue : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous ! »

Le liturgiste proteste? Évidemment, et voilà un usage qui n'est pas à recommander... Quoi qu'il en aille, et abstraction faite du détail a-liturgique, cette joie, ce triomphe, n'est-ce pas quelque chose de profondément chrétien... que nous avons oublié — une tradition de nos plus lointains aïeux dans le Christ, soudain, et par la force d'un sentiment caché, refleurissante? Nous avons mis trop de noir autour de la mort chrétienne. (Cette réflexion ne va certes pas contre la douleur... qui est tout autre chose.) Infléchissement — non déviation — qui a commencé dès le Moyen-Age. Les premiers chrétiens chantaient l'*Alleluia* — qu'on a dû supprimer — aux obsèques de leurs frères accueillis dans le Royaume, à leur *dies natalis*, au jour de leur naissance éternelle... Il est très beau que cet *Allelaia* ait voltigé, lumineux, triomphant, vainqueur, autour de l'humble Sœur Catherine, quand elle montait au devant de sa Mère (1).

Maintenant, sans faute liturgique, le monde chrétien peut chanter le *Te Deum* en son honneur.

Nous le chanterons mieux encore et la glorifierons encore davantage, elle et sa Mère, en imitant, autant que faire se peut, l'inimitable simplicité de Sœur Catherine.

MAURICE BRILLANT.

(1) Sans doute, à l'origine, l'*Alleluia* est chant de louange, plutôt que de joie à proprement dire, mais la distance n'est pas considérable...

La mystique de la J.O.C.[1]

Je voudrais, dans un entretien très simple, vous faire percevoir tout ce qu'il y a d'angoissant dans le problème de la jeunesse salariée, — comment nous essayons, en Belgique, de le résoudre.

Nous avons à l'heure actuelle 200 organisateurs rétribués, 8000 militants, ayant participé à 23 semaines d'études, par la diffusion de notre calendrier 26.000 jeunes qui peuvent vivre liturgiquement à fond (2), 80.000 cotisants. Si on ajoute ceux qui ne peuvent payer leur cotisation à cause de la crise, nous arrivons à 100.000.

Nos jocistes sont des missionnaires de leur milieu, des jeunes qui donnent une « âme religieuse » à tous les aspects de leur vie...

Comment j'ai commencé ? Par une enquête dans une usine, puis par des séries d'enquêtes partout, dans tous les milieux de travail. Et je constatais qu'il y a chaque année dans notre pays 70.000 enfants qui entrent dans le milieu du travail, milieu pourri, pervertisseur, corrupteur... Et je me disais : « Il n'est pas possible que toute cette jeunesse *doive* être irrémédiablement perdue. » Mais comment la sauver ? C'est tout le problème de la jeunesse salariée qui se pose là.

Il n'y a pas de moyens extérieurs pour atteindre ces 800.000 enfants de 14 à 25 ans qui doivent faire sans aucun contrôle l'apprentissage de leur vie, et de leur vie chrétienne. La solution ne peut pas venir du milieu familial. Elle ne peut pas même être dans une meilleure organisation de l'école. Elle ne peut pas naître d'une action directe du clergé : sur toutes les portes des usines vous lisez l'affiche : « Entrée interdite

(1) Notes prises au cours d'une conférence du Chanoine Cardyn, faite au Saulchoir, le 22 novembre dernier.

(2) *La Vie Spirituelle* publiera prochainement un article sur la vie liturgique des jeunesses catholiques belges. (N.D.L.R.)

au public. » Il n'y a qu'un moyen de sauver cette jeunesse ouvrière : la solution est *à l'intérieur* de la jeunesse ouvrière. C'est vraiment pour eux et par eux qu'il faut arriver à mettre sur pied une organisation ayant un sens profond de vie chrétienne, avec tout ce que cela suppose, pour que ces jeunes gens ne soient pas condamnés à être perdus radicalement.

Cette organisation sera donc une « école », un « service » qui résoudra tous les problèmes : choix du métier, de l'entreprise, moyens de se rendre au travail, assistance mutuelle au point de vue moral et religieux (cela surtout) — dans toutes les manifestations de la vie du travail : déplacements, repas, ateliers...

L'œuvre immense de la J.O.C.

Il faut donc dans tous les pays du monde une organisation qui ait l'ambition de *prendre* la masse de la jeunesse salariée et de la transformer.

Pour cela il faut :

— Vouloir conquérir la masse, avoir l'obsession de la masse.

— Rechristianiser et transformer la vie journalière du jeune travailleur.

— Vouloir transformer ce milieu même où il travaille.

1°) Il faut vouloir conquérir la masse.

Une organisation adaptée au plus pauvre, au plus malheureux, au plus déchu de la masse. Cela suppose donc une adaptation à ce problème même : influence sur la masse.

2°) Rechristianiser et transformer la vie journalière du jeune travailleur.

Il s'agit d'obtenir que ces enfants, dans la vie voulue par la Providence, puissent se sanctifier et transformer leur vie journalière en vie chrétienne personnelle, n'être plus un troupeau, mais des jeunes gens qui réfléchissent, qui aient des convictions, qui sachent juger entre le bien et le mal dans tous les actes de leur vie, qui peu à peu comprennent la beauté de leur vie de travail, de leur vie professionnelle. Il faut leur montrer qu'il y a là un *sacerdoce*. Je leur dis : « Sans votre travail, il n'y aurait pas d'hostie que le prêtre

puisse consacrer, pas de vin qui devienne le Sang du Christ, pas d'autel, pas de prêtres, pas d'évêques ; c'est votre travail qui rend tout cela possible. Par votre travail vous faites que le *Gloria* de la Sainte Messe continue tous les jours, soit chanté tout le temps au milieu du ronflement des machines, — car c'est là que vous prolongez le sacrifice que le Christ par les mains de ses prêtres offre chaque jour et sans cesse pour les péchés du genre humain. » Ainsi peu à peu toute leur vie se transforme : ils comprennent que toute leur vie devient une Préface splendide : *ubique et semper*. Petit à petit une révélation se fait qui transfigure leur vie de travailleurs, car c'est cette vie-là qui doit être transformée. Lentement il faut vouloir transformer ainsi toute la masse en une vie « à fond », vécue avec toutes ses exigences — que ces jeunes acceptent beaucoup plus facilement qu'on ne croit.

3°) Vouloir transformer le milieu même où ils travaillent.

Dans le milieu de travail, quand vous y entrez, vous ne trouvez aucun crucifix ; aucune possibilité d'y faire un signe de croix : c'est ce milieu-là qu'il faut transformer aussi. Mais la masse ne peut être atteinte sans une élite, et cela dans tous les milieux : levain qui doit transformer la pâte, moteurs pour entraîner la masse. Mais pas une élite artificielle, amenée du dehors : il faut une élite qui connaisse à fond la vie de cette masse, qui vive *dans* ce milieu très réel.

L'action catholique ne se fait pas entre les quatre murs d'un local : c'est le milieu « habituel » qu'il faut rechristianiser par des missionnaires et des apôtres qui y parleront, y travailleront au nom de l'Église.

Le centre important qu'il faut toujours viser d'abord, c'est *le centre naturel* : famille, usine, milieu ouvrier; c'est là que doit se refaire la conquête de rechristianisation.

Méthodes actives

Cette école de la J.O.C. sera donc une école d'apprentissage vécu, personnel. Il faut absolument que cette « éducation » aboutisse à un développement personnel : d'où nos méthodes *actives*. Nos dirigeants doivent toujours avoir l'ambition de

faire passer dans les autres une pensée vécue, vivante. D'où :

apprendre à voir tous les problèmes qui se posent : problèmes moraux, religieux, sentimentaux... que ce soient des réalités bien vivantes dans lesquelles ils voient s'incarner leurs idées.

apprendre à juger tous ces problèmes, pour les résoudre : rien d'arbitraire, pas d'*a priori*. C'est la réalité qui commande.

apprendre à agir : leur donner pour cela des occasions dans les familles, à l'usine : la vente du journal par exemple, des calendriers, etc..., cela exige du cran, de la jovialité...

Par cette méthode nos réunions changent d'aspect : tout le monde doit parler, agir. Nous attachons toujours plus d'importance à la préparation de tout ce que nous faisons qu'à cela même que nous faisons. *Toute* notre organisation doit être une école d'apprentissage, qui « exerce » à tous les points de vue. (Exemple : au point de vue financier, en 1932, les jocistes ont manié cinq millions, ils ont eu onze millions de chiffre d'affaires.) Ils apprennent dès 14 ans toutes les vertus civiques, familiales, de prudence, d'humilité... Il faut qu'ils mettent en pratique toutes les vertus dont dépendra leur vie terrestre et toute leur éternité.

Mais quels résultats ! Quel magnifique aspect prennent nos réunions : chœurs parlés, ornementation, mise en scène, tous les membres ont un rôle actif à jouer, un rôle réel. C'est la même chose pour nos retraites ; vous ne sauriez croire ce qu'on obtient : messe dialoguée, discussions en réunion, partout ailleurs silence absolu, travail personnel. Ainsi la vie de nos militants devient une vie personnelle, à préoccupation constante d'apostolat : mortifications, prière intense... Oui vraiment, en ce moment, ils sont les martyrs, les saints modernes, brimés dans leur milieu de travail, sacrifiés, et gardant le sourire. Nous sommes en train de refaire de petites communautés chrétiennes ayant la ferveur des premiers siècles de l'Église, on y revit à fond la vie chrétienne. Tous ces jeunes travailleurs sont vraiment des membres actifs, des militants de l'Église militante.

Le rôle du prêtre

A nous autres prêtres l'Action catholique doit donc apprendre à faire l'éducation pratique, concrète de tous ces militants pour rechristianiser le milieu laïque par des institutions laïques. L'Action jociste se faisant ainsi nécessairement dans le milieu du travail inaccessible au prêtre, le rôle de celui-ci consiste donc aujourd'hui à donner et à se donner complètement, totalement, aux militants qu'il doit former, et il doit savoir que ce qu'il refuse compromet tout ce qu'il donne.

Il faut comprendre combien ce rôle du clergé est difficile. C'est une pastorale nouvelle qui s'impose. Que de mal pourrait faire une action sacerdotale qui ne connaîtrait pas la discipline du mouvement ! Tâche immense, et qui demande tout le désintéressement des apôtres du Christ. En face des mystiques racistes et communistes telles que nous les voyons déferler sur le monde, mystiques formidables de conquête, si nous ne parvenons pas dans nos milieux ouvriers à dresser la mystique chrétienne, la vraie, je suis convaincu que nous sommes un château de cartes qu'un rien fera tomber. En face de ces mystiques révolutionnaires, nous avons à refaire une société vraiment chrétienne, où tous vivront pour tous, comme les membres d'un même corps, du Corps mystique du Christ.

Le rôle du prêtre, sur le terrain de la J.O.C., devient celui d'un éducateur d'apôtres. C'est à lui de conseiller, de soutenir, d'authentiquer l'organisation. Au dessus il doit surnaturaliser toutes les intentions de ces jeunes gens, toutes leurs préoccupations ; il doit leur faire comprendre le sens de leur baptême, l'hygiène merveilleuse et toute divine de la pénitence et de la confession, la nourriture de cette vie eucharistique qui est indispensable pour qu'ils donnent vraiment le Christ à leurs frères.

Et comme il faut peu à peu obtenir la pérennité, l'institution permanente, comme il faut prévoir de nouveaux militants, les former, il faut aussi, pour que la mystique demeure, que le prêtre se renouvelle par une sanctification toujours croissante. De plus, il a un rôle éducatif discret : vie de famille, direction des affaires quotidiennes. Apostolat difficile.

Il y a quelque chose de très important dans cette formation des âmes : on ne doit pas séparer vie eucharistique et vie mystique; il faut apprendre à ces jeunes à voir le Christ dans le moindre de leurs frères : ne pas séparer la communion d'avec la vie quotidienne qui doit être une vie eucharistique prolongée. Il faut *porter* le Christ dans tous les milieux qui doivent être reconquis. Vie reconquise, vie épanouie, vie rayonnante. Il n'y a plus dans notre mouvement des cérémonies dont on ne comprend plus le sens : nous voulons une vie de prière sincère, une liturgie vivante, un esprit chrétien authentique, et donner vraiment à nos jeunes ouvriers de se raccrocher au Christ, de faire de leur vie une vie d'adoration à la Très Sainte Trinité. Il ne faut pas séparer le Christ eucharistique du Christ mystique qui doit vivre *dans* la jeunesse ouvrière. Comme ils auront raison alors, nos Jocistes, d'être fiers et de se dire militants de l'Église militante !

L'Église cette fois, c'est eux en communion avec le clergé. La Communion des saints devient une préoccupation d'augmenter la sainteté de l'Église : ainsi aux Quatre-Temps, certains militants travaillent toute la semaine *pour* les jeunes prêtres qui seront ordonnés, et ils prient pour qu'il y ait de nouveaux prêtres...

Ainsi, en face du communisme matérialiste, il faut que dans les âmes nous fassions s'épanouir la Communion des saints, et que nous lancions nos militants à la conquête du monde.

La mystique de la J.O.C., la voilà. Comment ne pas être émus quand nous montons à l'autel et que nous avons la pensée de toute cette masse de travailleurs en route vers l'usine, chaque matin ! Comme cette Messe devient *leur* messe !... Que ce levain de la masse prolétarienne reçoive la révélation de la transformation qu'il doit opérer.

Sicut populus, sic sacerdos : La cause de ce prolétariat, c'est la nôtre.

Puisse l'Église devenir la Mère du prolétariat moderne !...

Chanoine Cardyn.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

I. — Méditations

1. *Pusillum*, Courtes méditations sacerdotales, du R. P. A. Bierbaum (1).
2. *Courtes méditations*, du P. J. Baeteman (2).
3. *La Communion méditée au pied du Saint-Sacrement*, par A.-J. Chauvin (3).
4. « *Veritas* » (t. IV. *La Maison paternelle*), du R. P. R. Gérest (4).
5. *Dal Cenacolo al Calvario*, par Mgr Ag. Albergotti (5).
6. *Méditations sur les Mystères de notre sainte Foi*, du Vén. P. Louis du Pont (6).

(1) *Pusillum*, Courtes méditations sacerdotales du R. P. Athanase Bierbaum, O. F. M. Traduction autorisée de l'allemand par L. Olive. Tome I^er^, du 1^er^ dimanche de l'Avent au 2^e^ dimanche après Pâques. Éditions Salvator, Mulhouse; Éditions Casterman, Paris, 1934. 1 vol. in-8 écu de 411 pp. Prix : 15 fr.

(2) J. Baeteman, Missionnaire apostolique, *Courtes Méditations sur la Doctrine chrétienne* à l'usage des fidèles. Evreux, G. Poussin. 1932. 1 vol. 780 pp , 2 pages par jour. Prix : 16 fr.

(3) A.-Jos. Chauvin, *La Communion méditée au pied du Saint-Sacrement*. Paris. Desclée, de Brouwer et Cie; Montmorency, Bureaux de l'apostolat de la Messe et de la Communion. 1 vol. 751 pp.

(4) R. P. Régis-G. Gérest, O. P., Prédicateur général, « *Veritas* », La Vie chrétienne raisonnée et méditée, IV. *La Maison Paternelle* : 1. la famille; 2. la vie du foyer, le chef et ses membres; 3. le sanctuaire intime, les préférés de la maison. Paris, P. Lethielleux, 1933. 2 vol. in-8 couronne de x-490 et 287 pp.

(5) Biblioteca Ascetica. Vol. X. Mons. Agostino Albergotti, vescovo di Arezzo dal 1802 al 1825, *Dal Cenacolo al Calvario*, meditazioni sulla Passione di N. S. Gesù Cristo. Prefazione di Padre Matteo Crawley SS. CC. Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1934. 1 vol. in-16, XXIV-301 pp. Prezzo : L. 8.

(6) Vénérable Père Louis du Pont, S. J., *Méditations sur les mystères de notre sainte Foi avec la pratique de l'oraison mentale*, traduites sur le texte espagnol de Valladolid (1605) par le R. P. Pierre Jennesseaux, S. J., édition revue et augmentée d'une biographie par le R. P. Ugarte, S. J. Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1932. 6 vol. in-8. Prix : 60 fr.

Dans l'abondante littérature des recueils destinés à secourir la méditation quotidienne, nous hésitons vraiment à solliciter les choix du lecteur.

Le recueil du P. Bierbaum n'échappe pas aux inconvénients des ouvrages immédiatement pratiques transportés tels quels dans un milieu concret différent : il risque d'étonner et de manquer son but. Et pourtant ces brèves réflexions, nourries de textes de l'Écriture et des Pères, ont dû remuer et toucher plus d'une âme sacerdotale aux prises avec les tentations d'une vie trop facile et matérielle. Ajoutons que la traduction est parfois incorrecte.

Les *Courtes Méditations* du R. P. Baeteman sont sans intérêt.

Sous un format très léger, *La Communion méditée* offre plus de soixante méditations toutes faites, construites sur un plan invariable; elles mettent en œuvre des considérations théologiques de bon aloi, mais énervées par le flot continu des effusions d'une sentimentalité assez artificielle. Ce genre pourrait lasser des âmes fortes ou durement éprouvées, qui auraient faim du pain brûlant de la parole de Dieu toute vive.

A qui désire un exposé doctrinal plus raisonné, mais encore adapté à la méditation quotidienne, les ouvrages du T. R. P. Gérest offrent aliment. Ces deux volumes conduisent presque à son terme la « Synthèse de la vie chrétienne » entreprise par l'auteur. Les titres pourraient égarer un lecteur pressé : la *Maison paternelle*, c'est l'Église ; le *chef et ses membres*, ce sont Jésus-Christ et les chrétiens; le *sanctuaire intime*, la vie intérieure de l'âme chrétienne. L'auteur se plaît d'ailleurs à présenter une doctrine commune sous le vêtement d'un symbolisme de pur agrément.

Pour le lecteur italien, la société *Vita e Pensiero* de Milan réimprime les Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ du pieux évêque d'Arezzo, Mgr Agostino Albergotti. Le texte a été remanié; au titre primitif *Gesù penante*, on en a substitué un autre plus parlant et plus exact — au gré de l'éditeur (chanoine Severi, Supérieur du Séminaire

d'Arezzo) : *Du Cénacle au Calvaire* ; l'auteur suit en effet heure par heure les étapes de la Passion du Sauveur; vingt-quatre heures, vingt-quatre chapitres. Le Sauveur rappelle ses souffrances; le pieux lecteur est ensuite invité à réfléchir, à prier. « Ainsi, disait l'auteur, celui qui voudra, à toute heure du jour, se souvenir de ce que Jésus a souffert en ce même instant, y parviendra sans peine : rien que d'entendre sonner l'heure, réveillera en son âme le souvenir des mystères correspondants, pour peu qu'il en ait pris l'habitude... » (1)

Et tant qu'à chercher des textes amplement développés pour soutenir une réflexion paresseuse ou une prière malhabile, il est peut-être en effet plus sûr de recourir aux ouvrages anciens et éprouvés. Voici précisément une belle édition des célèbres *Méditations* du Vénérable Père Louis du Pont. Ces six volumes de format agréable mettent à la portée des plus modestes bourses un arsenal complet et surabondant (près de 2500 pages !) de réflexions sur l'ensemble des « mystères de notre sainte Foi ». Le vénérable auteur, comme on sait, s'inspire des Exercices de saint Ignace; son abondance naturelle s'épanche en de grandes méditations à quatre et cinq points, avec de nombreuses subdivisions, d'ailleurs chargées de doctrine et coupées de brèves élévations qui jaillissent d'une vive et solide piété. A la table analytique très complète, les éditeurs ont joint une table de distribution des méditations le long de l'année liturgique.

II. — La Très Sainte Vierge

7. *La Mère de Dieu dans la pensée, l'art et la vie*, de M. Edmond Joly (2).

(1) Signalons à ce propos la réédition, en format plus commode, de l'opuscule du R.P. Petitot, O.P., *La Passion*, I. L'agonie ou l'oraison de Jésus au jardin de Gethsémani. Juvisy, Éditions du Cerf, 1 vol. 92 pp. Prix : 4 fr.

(2) Edmond Joly, *Theotokos*, après le Concile d'Éphèse : *La Mère de Dieu dans la pensée, l'art et la vie*. Paris, Éditions Spes, 1932. 1 vol. in-8° couronne de 224 p. Prix : 10 fr.

8. *L'Immaculée Conception*, de Mme Ancelet-Hustache (1).

Voici deux livres de lecture agréable, pour le mois de Notre-Dame.

Le centenaire du Concile d'Éphèse a inspiré à M. Edmond Joly un étonnant cantique à la *Mère de Dieu* ; l'artiste érudit y fait concerter les hommages de vingt siècles d'humanité chrétienne : la foi, l'histoire, la liturgie, les arts et les lettres sont appelés en témoins de la gloire de Marie. Peut-être tant de savoir, même aussi discrètement mis en œuvre, déconcertera-t-il un lecteur de culture plus modeste.

On goûtera la fraîcheur et la piété émue du dernier livre de Mme Ancelet-Hustache, *L'Immaculée Conception*. Ce n'est pas que l'histoire et la théologie n'y aient leur place, et importante, comme il convient; mais l'entrain allègre, l'aisance et la variété de ces pages feront le bonheur du lecteur pressé. Leur piété aussi : relisez la méditation sur les souffrances de Notre-Dame. Les prédicateurs reconnaîtront là qu'un cœur de mère sait bien parler des douleurs — et de l'honneur — de notre Mère.

III. — La souffrance

9. *La Souffrance et nous*, du R. P. Sanson (2).
10. *Pourquoi souffrir?* par J. Lamoot (3).
11. *La Science de la Croix*, par Mgr Paulot (4).

Le R. P. Sanson se propose de nous montrer dans la souffrance une maîtresse de vie ; il envisage ainsi le cas de la femme, du savant, de l'artiste, du philosophe, et compare

(1) Jeanne Ancelet-Hustache, *L'Immaculée Conception*. Collection « Les Belles Fêtes ». Paris, Flammarion, 1933. 1 vol. 186 pp. Prix : 10 fr.

(2) R. P. Sanson, de l'Oratoire, *La Souffrance et nous*. Paris, Flammarion, 1933. 1 vol. de 223 pp. Prix : 10 fr.

(3) J. Lamoot, professeur de philosophie à l'Institution du Sacré-Cœur de Tourcoing, *Pourquoi souffrir?* Simples réflexions. Paris, Librairie R. Pagès, 1933. 1 vol. de 213 pp. Prix : 10 fr.

(4) Mgr Paulot, *La Science de la Croix*, Verbum crucis, Dei virtus. Juvisy, Éditions du Cerf, 1 vol. 75 pp. Prix : 3 fr.

enfin l'attitude de l'athée devant la souffrance à celle du chrétien, justifiant le mot de « divine souffrance ».

L'inspiration généreuse de ces pages éloquentes nous touche, mais nous laisse insatisfait; la pensée chrétienne sur le mystère de la souffrance y est incomplètement évoquée. Ce monde est, en vérité, pour nous bien plus qu'un « atelier de beauté morale où nous avons à forger notre personnalité, à nous façonner à la vie de justice et de bonté ». Et si la Passion du Fils de Dieu est en effet une divine école de souffrance et de vie, n'est-ce point parce que nous y entrevoyons un abîme de justice et de miséricorde ?

L'honnête et probe essai de M. J. Lamoot est à la fois plus simple et plus complet. Tout en s'adressant à la foule commune de ceux qui souffrent, plutôt qu'à des « intellectuels ou à des initiés », il tente un exposé doctrinal du problème de la souffrance et de ses solutions. L'idée chrétienne y est amplement développée, jusqu'à la solution divine de la charité rédemptrice et à sa mise en œuvre tout actuelle dans l'« Apostolat des malades » par exemple, et les appels du Souverain Pontife à la collaboration des souffrants à l'Action catholique. Beaucoup de citations, d'exemples et d'allusions à l'histoire contemporaine soutiennent l'intérêt de ces réflexions, par elles-mêmes un peu ternes, et les mettent à la portée des plus humbles lecteurs.

Beaucoup plus modeste d'apparence, la petite plaquette de Mgr Paulot n'en est pas moins profonde, et savoureuse, et pratique. L'auteur veut aider les amis des malades (prêtres, gardes-malades, etc.) à rompre à leurs chers infirmes « le pain de la vérité, à leur interpréter le langage de la croix, *verbum crucis*, lequel est *vertu de Dieu* pour ceux qui se sauvent ». En quelques pages « voulues austères pour une plus grande précision doctrinale », il expose le mystère chrétien de la souffrance, la vocation et la grâce d'état du Christ, notre grâce baptismale, la vocation à la souffrance et quelques conseils pratiques pour initier nos infirmes à cette *Science de la Croix*. Austères ? Eh bien ! non, pas du tout ! pages limpides, lumineuses et bienfaisantes, puisées directement à la moelle de l'Écriture et à la plus ferme théologie. Elles nous conduisent tout droit au cœur de ce mystère — oh ! que l'auteur a raison d'y insister ! — de ce scandale de

la Croix, que Jésus eut tant de peine à faire accepter aux apôtres : mystère tout divin des rigueurs de la souveraine Justice et des exigences du souverain Amour. « Incarnation, Rédemption et Croix, c'est tout un. » Le baptême, qui nous plonge en la mort du Christ, nous oblige à prendre la croix à notre tour, tous les jours ; et un appel spécial du Saint-Esprit vient inviter certaines âmes à une vocation de souffrance pour compléter la Rédemption.

Pour dire tout notre sentiment, exprimons un souhait : en montrant avec Chardon, dans la grâce du Christ et de ses membres, cette inclination à la Croix qui fait de Jésus le Patient (1) achevé, et de nous les associés de ses souffrances, on peut manifester davantage l'orientation dernière de cette grâce au triomphe de l'union et de l'amour glorieux. La grâce du Sauveur même est grâce de parfait autant que de patient; et notre patience, avec la sienne, va toute à la gloire de Dieu et au triomphe de sa joie en nous, comme en Jésus. Pourquoi priver la Croix du rayonnement final de Pâques ? (2)

IV. — Les Fins dernières

12. *Novissima*, du R. P. V.-M. Breton, O. F. M. (3).
13. *L'Au-delà*, du R. P. L. Roure, S. J. (4).

(1) A la page 35, au lieu de « grand *Pénitent* », il faut sans doute lire « grand *Patient* » Les thomistes pensent que la vertu de pénitence ne convient pas au Christ; et l'Église a écarté l'expression de « Cœur de Jésus pénitent ».

(2) Sur le même sujet, signalons une quatrième édition revue (assez sommairement) de : R. P. Louis Capelle, S. J. Pourquoi l'effort? Pourquoi la souffrance? *Les Ames généreuses*, leur rôle, leurs récompenses. Paris, Beauchesne, 1933. 1 vol. in-8° couronne de XXIII-600 p. Prix : 30 fr. On y trouvera d'abondants extraits des œuvres et biographies des grands mystiques. Mais l'auteur puise à des sources de valeur très inégale. En outre, ses exposés personnels prêtent à discussion, — comme aussi telles opinions qu'il reproduit, sur la vie sensible des ressuscités, par exemple.

(3) Fr. Valentin-M. Breton, O.F.M., *Novissima*, Retraite préliminaire (collection Caritas). Paris, Librairie Franciscaine, 9, rue Marie-Rose, et Desclée de Brouwer, 1933. 1 vol. in-16 de 203 pp. Prix : 10 fr.

(4) R. P. Lucien Roure, S. J., *L'Au-delà*. Paris, Beauchesne, 1932. 1 vol. in-12 de 203 pp. Prix : 10 fr.

Novissima : les Fins dernières. Mort, jugement, ciel et enfer, voilà bien les grands thèmes de la prédication commune, la matière obligée des « retraites » données au peuple chrétien ; cette prédication, pense l'auteur, a peu de succès, parce qu'elle présente le christianisme sous un jour incomplet, parfois erroné. La grande affaire de l'homme est de bien vivre, plutôt que de bien mourir. N'y aurait-il pas lieu de renouveler les thèmes de la prédication populaire ? Entendons l'auteur expliquer son propos : « Après avoir, docile aux maîtres en crédit, prêché durant plusieurs années les fins dernières selon la formule courante, l'auteur de ce modeste livre a cru voir que cette formule, d'une part, ne répondait plus aux réels besoins des âmes qu'il évangélisait et, d'autre part, ne correspondait pas à la vivante doctrine qu'il continuait de puiser aux sources révélées : Théologie, Patristique, Écriture. Il s'est donc essayé à renouveler ses sujets. Le contenu du présent livre est sorti d'une tentative menée durant près de vingt ans et reconnue valable à l'usage... On trouvera donc dans ce livre les sujets ordinairement traités dans les retraites; ils sont présentés sous forme de considérations, destinés à une lecture attentive. » (p. 10)

Une première partie montre « comment le problème religieux est posé pour l'homme, résolu par Dieu, et comment il doit être résolu par l'homme ». Les fins dernières : mort, jugement, rétribution, forment la partie centrale. La troisième traite de la Vie Chrétienne, vie cachée, témoignage et œuvre de connaissance et d'amour, vraie sagesse de Jésus-Christ.

L'auteur s'adresse donc à « l'auditoire complexe d'une retraite paroissiale », et il pense surtout à l'élément moyen, aux âmes qui « forment la masse du peuple chrétien. Bonnes, mais sans conviction; pécheresses, mais sans attrait ». Disons tout franc que l'œuvre est captivante et originale. Point de bavardages, ni de tricheries ; l'entretien court droit au but, expose nettement, presse vivement. Il tend surtout à faire retrouver la vérité intérieure, profondément humaine, du message chrétien : ce message, le R. P. Breton l'a repensé personnellement, vigoureusement; il s'efforce de le dégager de l'appareil d'images enfantines qui seul ordinairement subsiste dans la mémoire de nos pseudo-chrétiens, ignorant la substance de leur foi.

Mais il y a bien des outrances et des hardiesses dans cet effort. Faut-il si soigneusement écarter toute espèce d'élément matériel et sensible de la notion chrétienne du ciel et de l'enfer ? La ferme raison d'un saint Thomas d'Aquin est d'accord avec la prédication de Notre-Seigneur pour parler de l'enfer et du ciel comme de *lieux* et pas seulement d'*états*. Nous n'assimilons pas non plus la spiritualité des corps ressuscités avec l'état miraculeux du Corps du Christ sous les espèces eucharistiques (p. 101). (1)

Malgré ces réserves, nous croyons que les vœux de l'auteur seront exaucés : son petit livre peut donner « le goût de la vérité chrétienne », et fournir un exemple « utile à plus d'un de ses frères dans le sacerdoce ».

La brève préface de *l'Au-delà* du R. P. Roure évoque — sans enthousiasme — des « questions capitales. Il importe de prendre conscience que notre vie est une marche. Il importe de prendre conscience que notre marche a un but. Il importe de prendre conscience de ce but. » Sept chapitres de lien assez lâche nous conduisent en effet de l'Inquiétude humaine au Dieu personnel, puis au Dieu révélé, enfin, par-delà la mort, au Purgatoire et à la félicité entrevue par les mystiques. On y trouvera d'heureux développements sur le *Pater*, sur l'Habitation de la Sainte Trinité dans les âmes justes et glorieuses ; des renseignements étendus sur la suractivité mentale des moribonds — solution bien fragile au grand mystère de la justice de Dieu ! —, et même un appendice sur la pluralité des mondes habités. Tous sujets diversement intéressants. Mais « il arrive, écrit l'auteur, que certaines perspectives apparaissent ternes ». Précisément. La raison froide et un peu courte de cette apologétique manque de force et de flamme.

(1) Chicane d'école? Non pas. — J'ose dire en passant que la formule du progrès de la vie chrétienne (p. 138) : « d'abord la volonté... puis l'intelligence », ne nous choque pas autant qu'on pourrait le croire.

V. — La vie apostolique

14. *Écrits spirituels*, du R. P. L. de Grandmaison, S. J. (1).
15. *L'Ame dominicaine*, du R. P. Janvier, O. P. (2).

Ce premier volume des *Écrits spirituels* du P. de Grandmaison, publiés par Mme Daniélou, contient une série de textes de longueur inégale, extraits des conférences spirituelles données par lui aux membres de l'Association Saint-François-Xavier. « C'est une petite compagnie qu'il avait fondée et dirigeait lui-même, de personnes qui consacrent leur vie au service du Royaume de Dieu, en dehors des cadres ordinaires des ordres religieux et sans autre vœu que celui de servir les âmes. Vie purement apostolique, renouvelée des premiers temps de l'Église, et dont le P. de Grandmaison pensait qu'elle comportait une liberté d'action, une souplesse, des possibilités d'adaptation précieuses pour pénétrer et sanctifier la société moderne, principalement par des œuvres d'éducation. » Le texte publié est celui des notes écrites dont le Père se servait pour parler. Elles ont été groupées en cinq chapitres : la docilité au Saint-Esprit, le travail apostolique, l'oraison dans la vie apostolique, la purification de l'apôtre, la joie apostolique.

Il n'est pas question de résumer ici le riche contenu de ces pages pleines de vie, encore moins de définir la très haute idée du ministère apostolique et de ses conditions spirituelles, que le P. de Grandmaison y développe. Mme Daniélou l'a tenté dans une remarquable préface : elle était pour cela mieux qualifiée que personne. Ce que nous venons d'en citer suffira à éclairer nos lecteurs sur la destination très concrète de ces notes, et sur les bienfaits qu'ils en peuvent attendre.

(1) R. P. Léonce de Grandmaison, de la Compagnie de Jésus, *Écrits spirituels*, I. Conférences. Paris, Beauchesne, 1933. 1 vol. in-8 couronne de XVI-320 pp. Prix : 20 fr.

(2) R. P. Marie-Albert Janvier, des Frères Prêcheurs, *L'Ame Dominicaine*, 1. Saint Dominique, saint Thomas, saint Albert le Grand, saint Vincent Ferrier; 2. Le Père Lacordaire, le Père Monsabré; 3. Missionnaires et Tertiaires. Paris, Éditions Spes, 1933. 3 vol. in-8 écu de 243, 263 et 248 pp. Prix : 12 fr. chaque vol.

Ils y trouveront la psychologie la plus déliée, la plus vivante au service d'un zèle ardent pour l'expansion du règne de Dieu ; au fond, toute une spiritualité en action, et de haute qualité, spiritualité de l'ouvrier apostolique, collaborateur de Dieu, instrument conjoint à Dieu. Cet idéal concret de vie mixte intéressera tout particulièrement directeurs d'âmes et théologiens.

L'Ame dominicaine : sous ce titre, le R. P. Janvier a rassemblé trois volumes de conférences et études, dont plusieurs inédites, qui présentent les plus illustres exemples de vie apostolique dans l'Ordre de saint Dominique. Le premier volume est consacré à quatre de ses plus grands saints ; il contient en particulier le triduum prêché à Vannes (1930) en l'honneur de saint Vincent Ferrier (le saint, l'apôtre, le thaumaturge, le pacificateur). Le second volume est en grande partie rempli par une étude inédite sur l'*Apostolat du Père Lacordaire* (1), qui est peut-être la pièce la plus intéressante des trois recueils. Presque entièrement composée de citations et témoignages, elle fait revivre, documents en main, l'action religieuse du Père Lacordaire, ses résultats généraux, ses conversions individuelles, son zèle pour l'union des catholiques; elle justifie la valeur doctrinale si critiquée de sa prédication et signale les sources de ce fécond apostolat. Une notice émue sur le Père Monsabré, « dominicain exemplaire », complète cette galerie d'apôtres.

VI. — Divers

16. *Anthologie mystique*, du R. P. de Jaegher, S. J. (2).
17. *Le sacrifice exemplaire*, de M. l'abbé H. Plateau (3).

(1) Illustrée de curieux croquis de Claudius Lavergne, représentant le Père Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame.

(2) Paul de Jaegher, S. J., *Anthologie mystique*, avec une introduction de l'auteur. Paris, Desclée de Brouwer, 1933. 1 vol. de 376 pp. Prix : 12 fr.

(3) Abbé H. Plateau, Docteur en Théologie, *Le Sacrifice exemplaire*. Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), Librairie Saint-Louis, 1933. 1 vol. de 92 pp. Prix : 5 fr.

18. *Les paroles créatrices du Christ*, du R. P. C. C. Martindale, S. J. (1).

19. *Les Dix Commandements de Dieu*, par Mgr Thamer Toth (2).

L'*Anthologie mystique* du R. P. de Jaegher est une œuvre de vulgarisation, l'auteur ne s'en cache pas. Elle ne prétend donc pas présenter *les plus belles* pages des mystiques, dont beaucoup, trop élevées et difficiles, ne seraient pas goûtées des lecteurs non préparés ; mais ce sont bien des *pages choisies* parmi les plus belles, et des plus grands mystiques, depuis Hadewych jusqu'à la Bienheureuse Gemma Galgani. On a suivi le schème classique des anthologies : une courte notice présente d'abord l'auteur, sa vie et ses œuvres; suivent d'assez nombreux extraits classés par ordre analytique. Chaque écrivain étant en général largement cité, il a fallu se limiter à une vingtaine d'auteurs.

Dans sa belle introduction, le R. P. de Jaegher nous explique, avec sa flamme habituelle, *Pourquoi et comment nous devons lire les mystiques*. Nous sommes avec lui convaincus que, « réserve faite du choix circonspect des ouvrages..., un très grand nombre d'âmes pieuses et suffisamment préparées, qui n'ont jamais lu un seul livre de ce genre, ne peuvent que gagner à la fréquentation des grands écrivains mystiques ». Pourquoi ? C'est qu'elles y apprendront à mieux connaître Dieu; surtout elles éprouveront le désir de le mieux connaître. « Les saints ne font que balbutier ce qu'ils ont entrevu de l'Invisible,... mais ces balbutiements d'enfants sont plus éloquents que les plus beaux discours. Ils nous touchent profondément, car ils sont le fruit de l'expérience directe de ceux qui, hommes comme nous, nous disent ce

(1) C. C. Martindale, S. J., *Les Paroles créatrices du Christ*, traduit de l'anglais. Bruxelles, Éditions de la Cité Chrétienne, 1932. 1 vol. de 126 pp. Prix : 7 fr. français.

(2) Mgr Thamer Toth, professeur d'éloquence sacrée à l'Université de Budapest, supérieur du Séminaire central hongrois, *Les Dix Commandements de Dieu*, sermons traduits par l'abbé G. Delagneau, préface de Pierre l'Ermite. Mulhouse, Éditions Salvator; et Paris, Éditions Castermann, 1933. 2 vol. in-8° écu de VI-392 et 446 pp. Prix : 18 et 20 fr.

qu'est la réaction de l'âme humaine... à l'approche de son bien suprême et de sa fin dernière : Dieu. » Rien non plus ne peut mieux nous préparer à cette connaissance par négation et éminence, qui seule respecte le secret de Dieu.

Le recueil qui nous est offert est bien capable de donner le goût des mystiques; peut-être suffira-t-il à bouleverser tel lecteur, qui ne savait pas que Dieu fût si avide de l'amour des hommes.

M. l'abbé H. Plateau, aumônier du Collège de Saint-Servan, publie trois leçons sur la messe destinées aux élèves de nos collèges, trop souvent « incapables de s'intéresser à la messe, parce que cette cérémonie leur demeurait inaccessible et impénétrable ». Plan très simple : la première messe (la Cène), le renouvellement (nos messes), le secours divin (procuré par la Communion).

Clairs, vivants, usant d'images actuelles et familières, ces exposés n'en font pas moins appel à une théologie solide et ne craignent pas de citer les Pères, saint Thomas ou le Père de la Taille, sans traduire. Leur lecture, privée du secours vivant du maître, suppose donc un vrai souci de s'instruire et une culture déjà ferme et étendue. Ceci donné, on y trouvera profit, lumière et, sinon une doctrine complète, au moins une belle intelligence du mystère de la messe, inspirée surtout du Père de la Taille.

Disons pourtant que de centrer aussi exclusivement le sacrifice sur le don de soi à la mort nous semble réduire sa valeur religieuse, et limiter le sens de notre incorporation au Christ dans l'Eucharistie. Saint Augustin, invoqué expressément pour faire valoir le sacrifice intérieur, donne à celui-ci une profondeur qui en fait vraiment le don de soi à Dieu notre vie, notre Bien. L'austérité du sacrifice chrétien s'illumine ainsi du don divin qui répond à notre offrande ; et pourquoi n'offririons-nous point aussi à Dieu, avec le Christ, nos joies et notre meilleure vie, tout autant que nos peines ou notre mort ?

Les Paroles créatrices du Christ ont été prêchées dans la chapelle universitaire d'Oxford et à Kensington en 1928. Leur but ? « Amener les auditeurs — et les lecteurs — à plaire à Dieu, à se rapprocher de Notre-Seigneur, et, lorsqu'ils y seront arrivés, à entraîner le monde entier, pauvres et riches,

plus près d'eux, de leurs cœurs, de leurs prières et de Lui... Les paroles du Christ sont créatrices; elles accomplissent leur propre message; et ceux qui vivent dans le Christ, et dans lesquels le Christ vit, ne possèdent pas seulement la *Lumière*, mais la donnent; ils deviennent *Voie*, *Bergers*, *Pain* pour les âmes ; ils rayonnent la *Vie*, devenus eux-mêmes sources de vie par le Christ. »

Ces six sermons, dont nous venons de souligner les sujets, sont un bel exemple de la manière originale, pénétrante et surnaturelle du P. Martindale, apôtre des intellectuels à Oxford et en même temps apôtre populaire à Poplar, un des faubourgs les plus misérables de Londres.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler la manière concrète, familière et tout émaillée d'anecdotes, du célèbre orateur hongrois : Mgr Tihamer Toth. Son grand désir est d'intéresser l'auditeur, en le suivant sur le terrain de sa vie quotidienne, de ses préoccupations, voire de son activité fiévreuse et inquiète. Il s'explique d'ailleurs là-dessus avec chaleur dans une introduction sur la « Prédication nouvelle », qui intéressera vivement le prédicateur. Pour la lecture, le texte français de ces cinquante-six sermons garde une netteté et une aisance heureuses, dont on saura gré au traducteur.

VII. — Réimpressions

En terminant, rappelons que l'on vient de réimprimer deux précieux opuscules : le *Traité du Purgatoire* de sainte Catherine de Gênes (1) et *De la joie d'aimer Dieu* du R. P. Mortier, O. P. (2). Enfin la *Dernière Retraite* du Père de Ravignan à des Carmélites paraît en 7e édition (3).

fr. Hyacinthe Dondaine, O. P.

(1) Juvisy, Éditions du Cerf, 1 vol. 16×10 de 42 pp. Prix : 2 fr.
(2) Juvisy, Éditions du Cerf, 1 vol. 16×10 de 109 pp. Prix : 4 fr.
(3) Paris, P. Téqui, 1 vol. Prix : 10 fr.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXVIII

JANVIER 1934-MARS 1934

Les Principes et la pratique

F. Cuttaz. — Le baptême et notre incorporation au Christ. . 5
— Le baptême et notre incorporation à l'Église. . 113
— Le sublime idéal des baptisés 225
E. Flicoteaux. — Notre prière en Carême 146
A. Gardeil. — La béatitude des miséricordieux. 20
H.-D. Noble. — La conscience morale sans l'état de grâce . . 135
— La conscience morale dans l'état de grâce. . 239
N. — Chemin de Croix tiré de l'Écriture Sainte 250

Les Maîtres et les Modèles

P. Bazan. — Le Père Damien lépreux avec les lépreux . . . 58
M. Brillant. — La B^te^ Catherine Labouré 33
F. Combaluzier. — Lettre inédite de sainte Jeanne-Antide Thouret 181
P. Coste. — La bienheureuse Louise de Marillac 284
R. Garrigou-Lagrange. — La Vénér. Marie-Céleste Crostarosa. 167
Mgr A. Saudreau. — L'âme des saints. 152, 264

Textes anciens

P. Guilloré. — L'adoration 73, 187, 292

Les Idées et les Œuvres

M. Brillant. — La médaille miraculeuse 303
Ch. Cardyn. — La mystique de la J.O.C. 315
A.-M Carré. — La prière pour la Russie 97
R. Garrigou-Lagrange. — L'action de grâces au Cœur Eucharistique 298
P. Humbert. — Notes prises au Congrès du Recrutement sacerdotal 89
Ét. Lajeunie. — Les directives spirituelles de l'Église . . 80, 193
C. Lavergne. — Le jubilé sacerdotal du P. Lagrange. . . . 209
P. Mesnard. — Le mouvement liturgique de Klosterneubourg. 200

Pour la lecture spirituelle

M. Brillant. — Deux belles éditions de textes 224
P. Catrice. — L'apostolat missionnaire 100
Daniel-Rops. — « Souffrance, école de vie ». 213
Hyac. Dondaine. — Écrits spirituels 321
R. Garrigou-Lagrange. — Notes bibliographiques 222
M. Maréchal. — Vie et survie des saints 215

Bibliographie

Ag. Albergotti. — Dal Cenacolo al Calvario 321
P. Aloys. — Capucins missionnaires en Afrique orientale . . 108
J. Ancelet-Hustache. — L'Immaculée Conception. 324
J. Baeteman. — Courtes méditations 321
Ch. Baussan. — Domrémy 215
A. Bierbaum. — Pusillum 321
F. Boulard. — Saint Gilles 220
V.-M. Breton. — Novissima 326
J. Brierre. — Vie de sainte Marie-Madeleine 220
A. Buttavand. — Les femmes médecins missionnaires . . . 104
P. Champion. — Jeanne d'Arc 215
A.-J. Chauvin. — La communion méditée au pied du Saint-Sacrement. 321
S. Fouché. — Souffrance, école de vie 213
Franc-Nohain. — Images de saint Louis 215
S. François de Sales. — Introduction à la vie dévote . . . 224
Stan. Fumet. — Le Bx Martin de Porrès 217
A. Garreau. — Albert le Grand 217
R. Gerest. — La maison paternelle 321
Fréd. Goblet. — Un des premiers apôtres de l'Oubangui-Chari : le R. P. Raoul Goblet 102
L. de Grandmaison. — Écrits spirituels 329
F. Henrion. — L'Imitation 224
P. Hoornaert. — Semeuse de roses 221
P. de Jaegher. — Anthologie mystique 330
P. Janvier. — L'âme dominicaine 329
Ed. Joly. — La Mère de Dieu dans la pensée, l'art et la vie . 323
H. Joly. — La Bne Mère Pelletier 219
J. Lamoot. — Pourquoi souffrir? 324
B. Latzarus. — Saint Gabriel 219
Mgr Le Roy. — Un martyr de la morale chrétienne : le P. Henri de Maupeou 100
A. Mabille de Poncheville. — Saint Martin de Tours . . . 215

P. Mangeret. — La croix dans les îles du Pacifique. Vie de Mgr Bataillon 102
C. Martindale. — Les paroles créatrices du Christ. 331
J. Morian. — Les quarts d'heure du chrétien 222
N. — Ceux de là-bas 106
N. — Fleurs vivantes aux pays des bambous. 107
N. — Les heures glorieuses du pavillon des Missions catholiques. 102
N. — Missionnaires en Afrique française 112
N. — Les moissonneuses du Coromandel 111
N. — Un saint pour chaque jour du mois. 221
N. — Resurget frater tuus 223
N. — Le service de la Maison de Dieu 223
J. Van Oost. — Au pays des Ortos 104
— Mgr Bermyn, apôtre des Ortos 101
Mgr Paulot. — La science de la Croix 324
P. Petitot. — Vie intégrale de sainte Thérèse de Lisieux . . 221
H. Plateau. — Le sacrifice exemplaire 330
L. du Pont. — Méditations sur les Mystères de notre sainte Foi 321
Y. de Romain. — Le soleil d'Assise 215
L. Roure. — L'Au-delà. 326
R. Rumilly. — Sainte-Anne de Beaupré 215
Mgr Sagot du Vauroux. — Saint Paul. 217
P. Sanson. — La souffrance et nous. 324
Ed. Schneider. — Assise. 215
T. Toth. — Les dix commandements de Dieu 331
Chne Trochu. — La Bse Jeanne-Antide Thouret. 219
— L'admirable vie du Curé d'Ars 219
H. Watthé. — La belle vie du missionnaire en Chine . . . 103

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).